

BIÈSE DE
PARIS.

1884.

no. 47.

DANIEL DE SUPERVILLE

(1657-1728)

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

PAUL FONBRUNE-BERBINAU

“ Nous ne regrettons pas les pierres et les murailles.
“ Mais nous regrettons nos lumières éteintes, le chan-
“ delier transporté... „

(D. DE SUPERVILLE, *Les Devoirs de l'Eglise
affligée*, Lettre première, p. 3.)



CHAMBÉRY

IMPRIMERIE MÉNARD, RUE JUIVERIE, HÔTEL D'ALLINGES

1884

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

DANIEL DE SUPERVILLE

(1657-1728)

ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 23 Juillet 1884, à 9 heures

PAR

PAUL FONBRUNE-BERBINAU



“ Nous ne regrettons pas les pierres et les murailles.
“ Mais nous regrettons nos lumières éteintes, le chan-
“ delier transporté... ”

(D. DE SUPERVILLE, *Les Devoirs de l'Eglise*
affligée, Lettre première, p. 9.)



CHAMBÉRY

IMPRIMERIE MÉNARD, RUE JUIVERIE, HÔTEL D'ALLINGES

1884

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

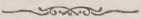
Examineurs de la soutenance :

M. VIGUIÉ, Président de la soutenance.

MM. VIGUIÉ,
BONET-MAURY, } Examineurs.
JUNDT,

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE



A MA FAMILLE



A MES AMIS



A TOUS CEUX QUI M'ONT ENTOURÉ DE LEUR SYMPATHIE

P. FONBRUNE-BERBINAU.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Ceux qui ont fait de l'histoire de la prédication protestante l'objet d'une étude spéciale sont à peu près seuls à connaître Daniel de Superville. L'explication de ce fait est facile. Et tout d'abord, il en est de nos vieux sermonnaires, généralement écrits pour suppléer à la prédication orale dans les assemblées du Désert, comme de la Loi à l'époque de Josias : on a perdu l'habitude de les lire, et la piété protestante se ressent de cet abandon. Si quelques-uns survivent à l'oubli, ils le doivent à l'éclat d'un nom illustre. Or, il faut bien le reconnaître, parmi les champions de la foi protestante, Superville est un vaillant, mais c'est au second rang qu'il combat : dans la chaire il est éclipsé par Saurin, comme dans la politique il disparaît derrière Basnage. Enfin, pourquoi ne pas l'avouer ? son nom est lié à de fâcheux souvenirs : certain sermon plane sur sa mémoire comme une malédiction. Sans vouloir justifier cette heure d'égarement, il nous sera permis de dire que le panégyriste des vainqueurs d'Hochstedt n'est pas le véritable Superville. Pour nous, descendants des victimes de Louis XIV, il doit rester ce qu'il fut pendant toute sa carrière : le consolateur des proscrits, le pasteur qui consacra les soins de son ministère à « l'Eglise souffrante » qui confessait sa foi dans les chaînes, sur les

galères du roi. C'est une gloire qui peut couvrir pour nous bien des faiblesses. Puissent ces modestes pages, consacrées au fidèle pasteur, contribuer à le faire, tout ensemble, mieux connaître et mieux juger !

Nous tenons à exprimer notre gratitude à M. Henri Lutteroth, le savant commentateur de saint Matthieu, qui a bien voulu nous communiquer un fragment des *Devoirs de l'Eglise affligée*, recueil de lettres de Daniel de Superville devenu aujourd'hui presque introuvable ; à M. de Mirandolle, secrétaire de la Banque des Pays-Bas, qui a relevé pour nous de précieux renseignements dans les Archives du Consistoire de Rotterdam ; à M. le pasteur N. Weiss, bibliothécaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, qui a mis à notre disposition plusieurs ouvrages de D. de Superville ; à M. le pasteur Fr. Puaux, qui nous a prêté un exemplaire fort rare du *Livre synodal des Eglises wallonnes des Pays-Bas* (années 1688-1718) ; à MM. le pasteur Gagnebin, d'Amsterdam ; de Richemond, archiviste du département de la Charente-Inférieure ; C. Port, archiviste du département de Maine-et-Loire, auxquels nous devons plusieurs documents inédits. Que tous ceux qui, de près ou de loin, nous ont aidé dans nos recherches, reçoivent ici nos vifs remerciements.

CHAPITRE I.

Daniel de Superville. — Sa famille. — Son enfance. — Ses études à Saumur et à Genève. — Appel de l'Eglise de Loudun.

La famille de Superville est originaire du Béarn, où ce nom était assez communément répandu(1). Toutefois, il n'est pas fait mention de cette famille avant la fin du XVI^e siècle. Jean Superville, de Superville ou de Supervielle, le bisaïeul du célèbre pasteur de Rotterdam auquel est consacrée cette étude, était médecin d'Henri de Navarre, et il le suivit en cette qualité en France. Il dut s'établir assez tôt à La Rochelle (2), où il épousa, le 26 décembre 1593,

(1) Cenom (*Suber*, au-dessus de, *vielle*, la ville, « qui habite au-dessus de la ville, » « le montagnard ») se rencontre sous les diverses formes suivantes : Subervielle, Souberbielle, Superbie, Superbielle, Souperbielle, Supervielle, Superville, avec ou sans la particule *de*. Tous ces noms, malgré leur commune origine, n'impliquent pas nécessairement parenté entre les familles qui les portent. — Une liste de legs faits au consistoire d'Osse (Béarn), en 1664, 1666 et 1679 (Archives nationales, TT, 235) mentionne Jeanne de Superbielle, Eléazart de Superbie et Moïse de Souperbielle. — Arnould Superbie, mangonnier, de Marmande, figure sur une liste de 569 protestants condamnés à mort par contumace par le Parlement de Bordeaux, le 6 mars 1570 (H. Bordier, *France protestante*, I, 669). Un Souberbielle, chirurgien, est au nombre des juges de la reine Marie-Antoinette (H. Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, I, p. 329). — Ce nom existe encore en France, sans la particule ; il est éteint en Hollande.

(2) Le pharmacien poitevin Paul Coutant, dans son *Exagoge mirabilium naturæ* (Poitiers 1628, p. 89), lui donne le titre de *Doctor medicus rupellanensis*.

Sara Barbot (1), qui appartenait à une des plus anciennes et des plus importantes familles de cette ville. C'est lui, sans aucun doute, qui fut en correspondance avec l'illustre philologue Joseph-Juste Scaliger, et qui contribua largement à la création, dans la cité rochelaise, d'une « bibliothèque publique pour toutes les Eglises de France (2). » Il mourut au mois de septembre 1607 (3), laissant deux filles (4) et un fils.

Ce dernier, nommé Jacques, fut également médecin à La Rochelle. Il s'y trouvait encore lors du mémorable siège de 1628, car, lorsque la famine eut réduit les Rochelois au désespoir, sa maison fut le théâtre d'un drame qui égale en horreur les plus monstrueux épisodes du siège de Jérusalem par Titus. « Le jeudy douze octobre au matin, raconte un « témoin oculaire, il se trouva, dans la maison du sieur « de Superville (le médecin) le corps d'une femme à qui on « avait ôté la tête et coupé des pièces de chair en plusieurs « endroits de son corps, que deux filles confessèrent d'avoir « mangées; lesquelles on n'osa mettre entre les mains de la

(1) *Diaire* de Bergier de 1592 à 1596 (Bibliothèque de La Rochelle).

(2) Lettre à Joseph-Juste Scaliger en date du 15 janvier 1606 (citée par M. H. Bordier, *France protestante*, III, 800).

(3) « Le 20 septembre 1607, M. de Superville, docteur en médecine, a été inhumé » (*Diaire* de Jacques Merlin, pasteur à La Rochelle. Bibliothèque de La Rochelle, autographe).

(4) Marie, mariée le 3 novembre 1619 à Samuel Pagez, de La Rochelle ;

Jeanne Superville, épouse de Louis Allaire, sieur de Bugnon, ancien et diacre de l'Eglise de La Rochelle (H. Bordier, *France protestante*, I, 140), était certainement sœur de la précédente. Elle eut onze enfants, dont deux, Jean et Henri, parvinrent à de hautes dignités. Le premier fut secrétaire du roi ; le second devint conseiller, puis lieutenant-général en l'amirauté.

« justice, de peur qu'étant punies publiquement les assiégés n'apprissent l'extrémité où on était réduit, ne forçassent la ville et missent tout à l'interdit, ou ne la voulussent recevoir qu'à une reddition du tout désavantageuse et sans miséricorde (1). » — Jacques de Superville alla plus tard exercer la médecine à Niort, et il paraît avoir été, par sa vertu et sa piété, un des membres les plus influents de l'Eglise de cette ville. Le fait suivant en est la preuve. C'est à lui que le savant professeur de Saumur, Moïse Amyraut, dédia le sermon sur Hébreux XII, 29, qu'il avait prononcé le 31 août 1656, devant le synode assemblé à Niort. Si nous en croyons les éloges que lui décerne Amyraut dans son épître dédicatoire, c'était un homme d'un grand mérite, « non moins utile par ses bons exemples à l'Eglise qu'à la République par l'exercice de son art (2). »

L'art médical était, d'ailleurs, de tradition dans la famille. Jacques de Superville, fils du précédent(3), continua la carrière paternelle à Niort et ensuite à Saumur, où il alla

(1) Siège de La Rochelle en 1628. — Journal de Mervault (Edition de Rouen, 1671, p. 558 et 559).

(2) Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique* (Amsterdam, 1750-1756, art. *Superville* ; H. Bordier, *France protestante*, I, 194).

(3) MM. Haag (*France protestante*, IX, 326, note) signalent un Jean de Superville, notaire à Thouars, qui devait être vraisemblablement son frère. Toutefois, nos recherches sont restées sans résultat à son égard. Sa femme, Jacqueline Jay, appartenait à une famille de La Rochelle qui émigra à New-York à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes (Cf. de Richemond, *Origine et progrès de la Réformation à La Rochelle*, p. 111). Leur fille, Louise, abjura à Paris en 1684, à l'âge de 20 ans. — Jacques de Superville mourut en 1679.

se fixer vers 1659 (1). Il était marié à Marthe Pillet (2) et tous deux étaient, au dire du *Journal littéraire de La Haye*, des « personnes d'un mérite peu commun (3). » De leur union naquirent au moins dix enfants : neuf fils et une fille (4). Daniel, dont il va être question, était probablement l'aîné.

(1) Registres protestants de Saumur.

(2) Fille d'Isaac Pillet, maître apothicaire. La naissance de Daniel à Saumur en 1657, c'est-à-dire avant l'époque où sa famille alla s'y établir, pourrait faire présumer que Marthe Pillet était originaire de cette ville. Lors de la révocation de l'Edit de Nantes, elle se réfugia avec sa fille à Nantes, chez son fils Jacques (Cf. Vaugiraud, *Histoire des Eglises réformées de Bretagne*, Paris, 1870, III, p. 25 et 49) De Nantes, elle dut gagner la Hollande.

(3) *Mémoire touchant la vie de M. de Superville* (*Journal littéraire de La Haye*, tome XIII, année 1729, p. 197).

(4) Les registres protestants de Saumur permettent de reconstituer ce foyer qui évoque, au milieu de ces temps troublés, l'image des jours heureux de l'époque patriarcale. Voici les noms des neuf enfants présentés au temple de Saumur de 1659 à 1675 (Daniel, né en 1657, ne figure nulle part dans les titres angevins) :

1^o Jacques, présenté au temple le 12 octobre 1659 ; en 1685, il était marchand à Nantes, et sa maison reçut la visite des dragons ; il abjura, puis il partit en secret le 7 octobre 1686, avec Ysabelle Vallecœur, sa femme. En premières noces, il avait épousé Marguerite Veilste-Keurkem, de Rotterdam, de laquelle il avait eu deux enfants, Jacques et Jeanne, et qui mourut à la fin de 1685 ou au commencement de 1686 (Cf. Vaugiraud, *Histoire des Eglises réformées de Bretagne*, III, p. 49, 111 et LXXIII). Nous le retrouvons plus tard en Hollande, où il fut ancien de l'Eglise de Rotterdam et délégué, en cette qualité, au synode de Bréda en 1715 (*Actes du synode de Bréda* : liste des délégués et art. XII) ;

2^o Henri, présenté au temple le 13 février 1661 ;

3^o Pierre, id. le 28 mai 1662, inhumé le 27 juin 1669 ;

4^o Marthe-Renée, id. le 22 juillet 1663 (V. note 2) ;

5^o Isaac, id. le 29 octobre 1664 ;

6^o Etienne, id. le 21 novembre 1666 ;

7^o Charles-Frédéric, id. le 26 mai 1669, mort le 15 octobre, même année ;

8^o Othon, id. le 20 août 1670, mort le 2 décembre, même année ;

9^o Guillaume-Pierre, id. le 3 novembre 1675, ne vécut pas.

Daniel de Superville naquit à Saumur au mois d'août 1657 (1). Tout jeune, il donnait déjà les plus grandes espérances, et le milieu de science et de piété dans lequel il grandit contribua puissamment à développer ses heureuses dispositions. Doué d'une vive intelligence admirablement servie par une mémoire excellente, il fit de rapides progrès et dépassa bientôt les enfants de son âge. Il se faisait même remarquer, nous est-il dit, par une rare facilité à écrire, et il composa dès cette époque quelques petits écrits, dans lesquels il ne faut voir qu'un jeu d'enfant, mais que « n'au-
« raient pas dédaignés, assure un de ses biographes auquel
« nous empruntons ces détails, des personnes plus avan-
« cées (2). » Quoi qu'il en soit de cette assertion, le trait dominant de son caractère paraît avoir été un ardent amour de l'étude qui n'excluait aucune des grâces de l'enfance. L'enfant faisait ainsi pressentir l'homme, et les qualités tant vantées dans la suite par les contemporains de Superville ne furent que la réalisation des espérances que ses jeunes années avaient fait concevoir.

(1) L'absence de renseignements relatifs à Daniel de Superville sur les registres protestants de Saumur a fait mettre en doute sa naissance dans cette ville (Cf. Célestin Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Paris, 1878, III, p. 551). Selon nous, le doute ne peut subsister en présence de l'affirmation du *Mémoire* publié dans le *Journal littéraire de La Haye* (XIII, p. 197), et du *Livre du Recteur* (catalogue des étudiants de Genève de 1559 à 1859), qui désigne expressément Daniel comme étant originaire de Saumur (*Salmuriensis*). Ces renseignements sont d'ailleurs confirmés par le *Register van Genaturaliseerden te Rotterdam*, 9 septembre 1709 : « *Ds Daniel de Superville ordinarius* « *predicant van de Walse Kercke deser Stadt, geboortig van Saumur in Frankryk.* » (Archives du Consistoire de Rotterdam.)

(2) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 198.

Il commença ses études classiques à Saumur. La vieille Académie huguenote, illustrée par les Caméron, les Amyraut, les La Place et les Cappel, était alors en partie déchue de son ancienne splendeur. Elle continuait cependant, grâce à la célébrité de sa division de philosophie, à être le rendez-vous des jeunes gens de l'Anjou, des provinces voisines et même de l'étranger, qui venaient s'y préparer aux professions libérales ou y recevoir une éducation en rapport avec leur naissance et leur fortune. La ville devait à cette affluence de la jeunesse protestante dans ses murs une grande partie de sa prospérité. Aussi quand, en 1685, l'académie fut supprimée par édit royal après une glorieuse existence de plus de quatre-vingts ans, les habitants remontrèrent à Louis XIV « que le « concours de noblesse française et étrangère qui y « faisaient les exercices et les études s'étant retiré », les marchands et presque tous les artisans étaient partis, et que « l'éloignement des uns et des autres avait rendu cette « ville, qui.... était une des plus considérables pour le trafic, « presque déserte et sans négoce (1). » Drouet, Etienne de Brais et Etienne Gaussen contribuaient à jeter encore quelque éclat sur les derniers jours de l'Académie. Drouet était professeur de philosophie. Réfractaire, semble-t-il, aux doctrines cartésiennes qui avaient été accueillies avec empressement par l'Ecole de Saumur, où Chouet s'était fait, quelques années auparavant, leur intrépide

(1) *Bulletin historique et littéraire*. (Société de l'Histoire du Protestantisme Français, Paris 1853-1884 (désigné : *Bull. prot.*), 1, p. 304.

champion, il dut borner son enseignement à la philosophie scolastique, et peut-être sa fidélité à Aristote expliquait-elle suffisamment l'oubli dans lequel il est tombé. Quant aux deux derniers, ils méritaient mieux de la postérité. C'est à eux qu'était confié l'enseignement de la théologie. Le Commentaire d'Etienne de Brais sur l'Épître aux Romains est une des œuvres théologiques les plus remarquables de tout le XVII^e siècle. Etienne Gaussen est l'auteur de quelques dissertations, malheureusement peu nombreuses, qui jouirent pendant longtemps d'une haute réputation dans les écoles de Hollande et d'Allemagne. Bayle les considérait comme le guide le plus sûr pour l'étude de la théologie du temps, et J.-G. Walch disait qu'elles devaient être lues avec soin par quiconque se consacre aux études sacrées (1). C'est sous la direction de ces trois maîtres que Daniel aborda l'étude de la philosophie et de la théologie. L'Académie de Genève acheva l'œuvre des théologiens de Saumur, mais à ces derniers revint la plus grande part dans le développement intellectuel, moral et religieux de l'illustre prédicateur.

Ses études classiques lui firent le plus grand honneur. Naturellement pieux et studieux, il devint bientôt un des plus brillants élèves de l'école préparatoire. L'illustre Du Plessis Mornay, qui avait été l'âme de l'Académie naissante, avait fondé des prix de latin et de piété. Pour ces derniers, l'examen consistait en interrogations sur la Religion et

(1) *Bibliotheca theologica selecta*, I, 22. — Cf. M. Nicolas, *l'Académie protestante de Saumur* (*Revue théologique de Montauban*, décembre 1881, p. 304).

l'Écriture sainte. Daniel dut à ces sortes de concours ses premiers succès, et remporta tous les prix. L'éclat de ces débuts se renouvela au cours de ses études de philosophie. Là également il montra des aptitudes remarquables, et l'on raconte que plus d'une fois, quand la maladie empêchait Drouet de donner ses leçons, il fut désigné pour occuper à sa place la chaire du professeur; plus tard même, lorsqu'il était à Genève, on l'engagea fortement à poursuivre ses études philosophiques, dans le but de succéder à son ancien Maître. Il n'avait pas encore atteint l'âge fixé par les règlements pour être admis en théologie, quand il fut reçu maître ès-arts le premier de tous les concurrents. Pendant un an il travailla seul. Cette année, qu'il considéra souvent dans la suite comme la plus utile de sa vie, faillit avoir pour résultat de l'engager dans une tout autre voie et de l'enlever pour toujours à la théologie.

Peu s'en fallut, en effet, que séduit par l'attrait des belles-lettres et de la philosophie, il ne renonçât à sa première vocation. Il leur devait ses premiers succès, il songea un moment à leur consacrer sa vie, et pendant cette année d'études solitaires tous ses efforts tendirent vers ce but. Son esprit avide de connaissances était peu satisfait de la philosophie d'Aristote, telle qu'il l'avait apprise au pied de la chaire de Drouet; il voulut connaître la philosophie cartésienne, dont il devint dès cette époque et resta toute sa vie un zélé partisan, ainsi que le témoigne sa prédication. En même temps, il se perfectionnait dans l'étude des langues anciennes. « Les progrès qu'il y fit le mirent en état
« de faire des remarques sur quelques auteurs. Il composa

« aussi alors et dicta à un de ses amis un long traité
« sur la géographie ancienne (1). » « A en juger par quel-
« ques essais qu'il a faits, dit encore le *Journal littéraire*,
« mais où il n'a point cherché à être connu, il aurait pu
« aller loin dans la carrière où les Scaliger et les Sau-
« maise se sont tant distingués (2). » Cet éloge, quelque
bien fondé qu'il puisse être, ne saurait cependant faire
regretter la détermination qui ramena le jeune étudiant à
ses premiers projets. Les belles-lettres ont pu y perdre
quelques dissertations savantes : elles y ont gagné, en
retour, deux chefs-d'œuvre d'éloquence, les *Sermons*
et surtout les lettres sur *les Devoirs de l'Eglise affligée* ;
par contre, l'Eglise eût été privée d'un de ses serviteurs
les plus fidèles, et la chaire d'une de ses plus pures gloires.
Dans cette retraite d'une année, entièrement consacrée à
l'étude, il put apprécier à leur valeur les sciences hu-
maines et comprendre quelle large place le chrétien doit
leur faire dans sa vie ; mais en même temps il sentit quel
vide immense elles laissent dans l'âme quand rien ne vient
compléter leur œuvre. L'intelligence peut y trouver une
satisfaction passagère, mais le cœur et la conscience
réclament un aliment plus solide. Elevé au sein d'une
famille pieuse, Daniel avait appris, dès son enfance, à con-

(1) *Journal littéraire de La Haye*, tome XIII, p. 199. L'auteur du *Mémoire* ajoute que Tronchin, le professeur de Genève, trouva ce traité digne de son approbation, et le garda même assez longtemps pour l'usage de son fils aîné. « M. de « Superville n'acheva pourtant pas cet ouvrage ; et quoiqu'il lui eût coûté beau-
« coup de lectures et de soins, il ne l'a point repris dans la suite, parce qu'on a fait
« divers traités excellents sur la matière. » (*Ibid.*)

(2) *Ibid.*

naître cette nourriture plus substantielle de l'âme. Le cœur triompha des hésitations de l'esprit. Il se consacra dès lors entièrement à la profession à laquelle il s'était d'abord destiné, et il entra en théologie. Son premier professeur fut Etienne de Brais. Gaussen mourut au moment où Daniel allait commencer, sous sa direction, ses études de théologie. Le célèbre théologien avait pressenti la brillante destinée à laquelle était appelé l'élève de Saumur, et lui avait toujours témoigné une affection particulière. Sa mort fut vivement ressentie par celui qui allait être son disciple, ainsi que le témoigne une touchante élogie composée à cette occasion par Daniel, et qui nous a été conservée (1).

En 1677, de Superville quitta Saumur pour aller continuer ses études au foyer même de la théologie calviniste,

(1) Un cahier d'un étudiant de Saumur, François de la Douespe, sieur de la Vaslinière, près Sainte-Hermine (Bas-Poitou) (Cf. *Bull. prot.*, tome XIX-XX, p. 41 et suiv.) renferme trois pièces de vers composées à l'occasion de la mort de Gaussen. Une d'elles est l'œuvre de Daniel, une autre l'œuvre de son père. (Ce dernier est désigné à tort sous le nom de Jean). Nous citons les vers de Daniel, dans lesquels le sentiment supplée à la perfection de la forme et à la richesse de la rime :

VERS PAR DANIEL DE SUPERVILLE, PROPOSANT :

« Tu permets donc, grand Dieu, qu'une mort si cruelle
Ote pour jamais à nos yeux
Gaussen, ton serviteur fidèle,
Gaussen dont la vertu sanctifiait ces lieux ?
Il est vrai, nos péchés ont formé le tonnerre
Qui dans ce triste jour éclate et nous atterre ;
Mais pourquoi nous punir par des traits si perçants ?
Si tu veux retirer tous les bons de la terre,
Qui restera, Seigneur, pour prêcher les méchants ? »

à l'Académie de Genève (1). Il y resta deux ans et y suivit les leçons de trois Maîtres fameux par les luttes auxquelles leur nom fut mêlé à cette époque : Louis Tronchin, Philippe Mestrezat et François Turretin. Des trois, Tronchin fut celui dont l'enseignement exerça la plus grande influence sur le jeune théologien. La cité de Calvin et, avec elle, la Suisse tout entière, étaient en ce moment profondément troublées par des discussions dogmatiques aussi violentes qu'elles étaient peu fécondes. Pour arrêter la marche envahissante de l'arminianisme qui, après avoir divisé en deux camps hostiles l'Eglise néerlandaise, — il serait même plus juste de dire la presque totalité de l'Eglise réformée, — menaçait de battre en brèche l'ancienne orthodoxie jusque dans sa plus forte citadelle, les théologiens genevois et suisses avaient rédigé la mémorable « Formule de Consensus », formule de concorde destinée à servir de rempart aux confessions de foi gravement ébranlées. Leur œuvre, comme tous les compromis, était condamnée à demeurer stérile. Le calvinisme rigide des Canons de Dordrecht venait de remporter sa dernière victoire, et si cet apparent triomphe ne fut pas suivi d'une défaite éclatante, il n'en reste pas moins qu'à dater de ce moment, l'ancien rigorisme perdit pied à pied le champ de bataille. François Turretin avait pris une part importante à la rédaction de la célèbre formule. C'était un homme d'une science sûre, zélé calvi-

(1) « *Daniel de Superville Salmuriensis. th. stud. huic albo nomen suum lubens apposuit 26 junii 1677.* » (Livre du Recteur (Catalogue des étudiants de Genève de 1559 à 1850.) Paris 1860, p. 169.)

niste et grand batailleur. Dans toute cette affaire du « Consensus », il avait trouvé en ses collègues Mestrezat et Tronchin deux redoutables adversaires. Le premier, esprit subtil et délié, auteur estimé de plusieurs dissertations sur des questions de physique et de quelques thèses théologiques, mérite une mention spéciale à cause de sa tolérance. Le second, en qui un grand savoir et une critique lumineuse s'unissaient à une éloquence entraînante, fut un des premiers prédicateurs de Genève à la fin du XVII^e siècle. « C'est le plus pénétrant et le plus judicieux « théologien de notre communion, » disait Bayle en parlant de lui (1). C'est à Tronchin que revient l'honneur des idées sages qui ne tardèrent pas à prévaloir parmi les théologiens genevois. Nous ne saurions mieux faire qu'en reproduisant ici ce que dit à son sujet l'auteur de l'*Histoire littéraire de Genève* : « Il inspira à l'Académie et aux « théologiens savants qu'il forma cette prudente défiance « contre les idées tranchantes dans les matières obscures, « cet éloignement circonspect de tout ce qui porte l'em- « preinte d'un parti violent.....; il répandit surtout cet « esprit de tolérance qui supporte les faiblesses humaines « toujours subsistantes, et qui parvient ainsi à détruire les « erreurs en ménageant ceux qui les ont : il ouvrit en cette ma- « nière les moyens de supprimer la confession de foi appe- « lée le Consensus..... (2). » Il fit plus : avec Chouet, l'ancien professeur de philosophie à l'Académie de Saumur, il fut le

(1) *Nouvelles lettres*, I, p. 26.

(2) Sennebier, *Histoire littéraire de Genève*, Genève 1786, II, p. 240.

véritable maître de Jean-Alphonse Turretin, un des plus vaillants représentants de l'esprit nouveau, et aux efforts duquel fut due l'abolition de la « Formule de Concorde » dont son père avait été un des principaux auteurs. Dans la vie privée, Tronchin se faisait remarquer par une grande bonté qui lui conciliait le cœur de tous ceux qui l'approchaient; sa conversation avait, au dire de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, qui eut l'honneur de le connaître, des charmes irrésistibles (1). Son influence sur les étudiants de l'Académie était immense : peu d'hommes possédèrent au même degré le don de former des disciples à leur image. Daniel de Superville, qui était logé chez lui, put mieux que tout autre apprécier ce grand esprit à sa juste valeur. Plus encore que ses leçons publiques, il recherchait ses instructions particulières, et il considéra toujours l'illustre professeur de Genève comme celui qui avait le plus contribué à former son esprit et à fortifier son goût des études théologiques. Au cours de son ministère au sein des églises wallonnes, Superville se trouva mêlé à des querelles bien autrement aigres et mesquines que celles dont il avait été le témoin pendant son séjour dans la cité genevoise. S'il sut, dans ces circonstances particulièrement difficiles, se garder des violences de ses trop fougueux collègues; s'il travailla à assoupir les démêlés plutôt qu'à les envenimer; si, en un mot, le chrétien l'emporta toujours chez lui sur le théologien, il faut en reporter

(1) G. Burnet, *Voyage de Suisse et d'Italie*, III, 436 (cité par Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, art. *Tronchin*).

en grande partie l'honneur à l'homme éminent dont il fut l'élève, et auquel l'unirent jusqu'à la fin les liens de la plus étroite amitié. A côté des théologiens dont nous venons de parler, nous devons mentionner encore un professeur qui ne le cède à aucun autre en célébrité, et au pied de la chaire duquel est venue s'asseoir tour-à-tour l'élite de l'Europe protestante : Jean-Robert Chouet. C'est lui qui détrôna Aristote à Genève, comme il l'avait fait précédemment à Saumur. Esprit pénétrant et lucide, exposant ses idées avec une précision remarquable, Chouet fut un des professeurs les plus brillants et les plus populaires de l'Académie, et un des principaux initiateurs du mouvement philosophique et religieux qui marqua à Genève le commencement du XVIII^e siècle. Superville fut un de ses auditeurs assidus et acheva, sous sa direction, de se perfectionner dans la connaissance de la philosophie de Descartes, qui l'avait séduit de prime abord. En même temps, le prédicateur s'éveillait en lui, et il se préparait à aborder la chaire qu'il devait occuper avec tant d'éclat. Là aussi le succès couronna rapidement ses efforts, et ses premières « propositions » annoncèrent à l'Académie que la grande cause chrétienne pouvait compter désormais sur un nouvel et éloquent défenseur.

La mort de son père le rappela brusquement à Saumur en 1679. Malgré les devoirs que lui créait ce douloureux évènement et les soucis qui durent en résulter pour lui, il poursuivit courageusement ses études; mais un nouveau coup vint le frapper bientôt après : il perdit la même année celui qui avait guidé ses premiers pas dans la théologie, et

dont les conseils lui eussent été si précieux à ce moment : Etienne de Brais. Privé de secours il dut suppléer par une application particulière aux directions qui lui faisaient défaut. Son talent oratoire eut une occasion naturelle de se développer dans les discussions, assez fréquentes à cette époque, entre les ministres des deux religions, et quelques conférences qu'il eut en Poitou « avec des ecclésiastiques » et autres personnes de mérite (1) » commencèrent à établir sa réputation. Dès cette époque, cependant, témoin des atrocités commises par les Dragons de Marillac et du nombre effrayant de défections qui en avaient été la conséquence, il avait pris la résolution de quitter la France et de passer en Angleterre, où de nombreux protestants du Poitou s'étaient déjà réfugiés. Un bill mémorable, daté du 28 juillet 1681, et arraché au roi Charles II par le mouvement irrésistible de l'opinion publique, avait accordé les privilèges les plus étendus aux Français persécutés qui viendraient demander un asile à la nation anglaise (2). En 1683, Superville était sur le point de s'embarquer, quand, deux ou trois jours avant son départ, il reçut vocation de l'Eglise de Loudun. Cet appel le décida à rester en France, où son ministère devait, d'ailleurs, être de courte durée.

(1) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 201.

(2) Cf. Ch. Weiss, *Histoire des Réfugiés protestants*, Paris 1853, I, p. 83.

CHAPITRE II.

Situation de l'Eglise réformée de France. — Restrictions successives apportées à l'Edit de Nantes. — Premières persécutions. — Les Dragonnades du Poitou.

L'Eglise réformée de France était alors, selon l'image saisissante d'un illustre historien, dans la situation « d'une proie
« qu'on enferme dans un cercle qui va toujours se resser-
« rant, jusqu'à ce qu'on la saisisse corps à corps et qu'on
« l'étouffe (1). » Depuis déjà longtemps, en effet, les protes-
tants se voyaient arracher l'une après l'autre les libertés —
si tant est que ce mot soit ici à sa place — qui leur avaient
été accordées par Henri IV, leur ancien coreligionnaire
devenu roi de France au prix d'une apostasie. A vrai dire,
l'Edit de Nantes était toujours resté à l'état de lettre morte,
et son application n'avait été, en définitive, qu'une conti-
nuelle révocation. Le clergé ne l'accepta jamais, et son
hostilité se manifesta, dès les premiers jours, par l'opposi-
tion acharnée qu'il fit à son enregistrement(2). Dans le but

(1) H. Martin, *Histoire de France*, XIV, p. 37.

(2) « Les oppositions du clergé sont grandes ; mais Sa Majesté est résolue à
« persévérer avec autorité. » (Dépêche adressée à son gouvernement, en date du 10
novembre 1598, par François d'Aerssen, ambassadeur des Provinces-Unies près la
Cour de France (Cf. *Bull. prot.*, II, p. 31).

d'intimider les membres du Parlement, les opposants allèrent jusqu'à demander au pape l'excommunication de ceux qui concluraient à l'entérinement (1). Le Parlement, malgré plusieurs « jussions » du roi, refusait d'enregistrer l'Edit ; pour triompher de ces résistances, Henri IV dut mander au Louvre les députés de toutes les Chambres et leur parler avec une extrême énergie : « J'ai sauté sur des « murailles de villes, leur dit-il, je sauterai bien sur des « barricades (2). » Le fils de Jeanne d'Albret fit cependant de graves concessions, si bien qu'avant d'être né, l'Edit était déjà mutilé. Dans ces conditions, le Parlement de Paris enregistra l'Edit de Nantes le 25 février 1599. Devant cette victoire, plus apparente que réelle, du parti de la tolérance, le clergé ne se tint pas pour battu ; n'ayant pu empêcher l'Edit, il travailla sans relâche à le détruire (3). Les intérêts de la politique retardèrent la victoire des ennemis de la Réforme, mais c'est à ceux-ci que devait rester le dernier mot.

L'Edit de Nantes avait été scellé du grand sceau de cire verte pour témoigner qu'il était perpétuel et irrévocable, et Henri IV avait promis de « le faire observer exactement » sans souffrir « qu'il y fût aucunement contrevenu. » Promesses aussi illusoires que solennelles, car, du vivant même de ce prince, l'Edit subit de nombreuses atteintes, qui eussent été encore plus graves sans la vigilance des

(1) Dépêche de d'Aerssen en date du 21 janvier 1599 (*Bull. prot.*, II, p. 32).

(2) H. Martin, *Histoire de France*, X, p. 425 (note 2).

(3) « Les animosités du clergé s'eschauffent de jour à aultre » (Dépêche de d'Aerssen, en date du 22 avril 1599 (*Bull. prot.*, II, p. 34).

Assemblées protestantes. La régente Marie de Médicis déclara, au nom du roi mineur, « que l'Edit de Nantes, en tous ses points et articles, serait entretenu et gardé inviolablement (1). » Louis XIII, à sa majorité, confirma, à trois reprises différentes, cette déclaration (2) ; mais pendant ce temps l'Edit était constamment et manifestement violé. L' « Edit de grâce » d'Alais, qui termina les guerres de religion, stipula que les réformés étaient réintégrés dans toutes leurs libertés d'une manière « perpétuelle et irrévocable » ; mais le cardinal de Richelieu, quoique plus tolérant que ses contemporains, n'en pratiqua pas moins une politique de tracasseries à l'égard des protestants. « Le « temps de la liberté était passé avec Henri IV ; celui de « la tolérance commençait avec Richelieu, en attendant « avec Louis XIV le jour de la persécution (3). »

Le règne de Louis XIV s'ouvrit pour les huguenots sous les plus heureux auspices. A l'exemple de Louis XIII, Anne d'Autriche confirma l'Edit de Nantes dans sa déclaration du 8 juillet 1643, rendue au nom de son fils mineur. La réserve que les réformés n'avaient cessé d'observer depuis le jour où Richelieu avait abattu leur puissance politique, avait fait tomber une partie des préventions dont ils étaient l'objet de la part du gouvernement. En même temps, ils s'étaient adonnés à l'industrie, au commerce et à l'agriculture : leurs travaux agricoles et leurs manufactures

(1) Déclaration du 22 mai 1610.

(2) Déclarations des 1^{er} octobre 1614, 12 mars 1615 et 20 juillet 1616.

(3) Guizot, *Histoire de France racontée à mes petits enfants*, IV, p. 118.

étaient devenus rapidement une source de richesse pour la France. Pendant les troubles de la Fronde, ils refusèrent de s'associer aux projets ambitieux du prince de Condé; leur ferme attitude dissuada Cromwell de se prêter aux intrigues de ce dernier; enfin ils soutinrent résolument le roi (1). Leur fidélité trouva sa récompense dans la déclaration royale du 21 mai 1652, dans laquelle le roi rappelait l'engagement qu'il avait pris au sujet de l'Edit et confirmait solennellement les déclarations de ses prédécesseurs. Les protestants purent se croire assurés désormais de la bienveillance, ou tout au moins de la justice du roi; mais leur illusion devait être de courte durée. En 1656, une nouvelle déclaration annula, sous le fallacieux prétexte de l'interpréter, celle de 1652, et la fin de la même année fut marquée par la démolition d'un certain nombre de temples. La mort de Mazarin, trop habile pour n'avoir pas apprécié à leur valeur les services des réformés, et l'avènement du pouvoir personnel de Louis XIV aggravèrent encore la situation de l'Eglise protestante. De 1661 à 1685, les édits se succédèrent sans interruption, ruinant peu à peu l'œuvre d'Henri IV (2). Ce changement survenu dans les dispositions du roi était dû aux réclamations incessantes du clergé (3).

(1) Le comte d'Harcourt n'exagérait rien quand il répondait aux ministres de Guienne, venus pour l'assurer de leur entier dévouement à la cause royale : « La couronne chancelait sur la tête du roi, mais vous l'avez affermie ».

(2) De 1661 à 1685, on compte plus de quatre cents édits, arrêts, règlements, déclarations du roi ou des parlements dirigés contre les huguenots.

(3) C'est l'aveu de l'auteur même des *Actes du Clergé de France*, qui dit expressément : « Ce furent les remontrances du clergé qui donnèrent lieu aux édits portés « contre la religion réformée ».

La révocation de l'Edit de Nantes était le but obstinément poursuivi dès le premier jour et hautement avoué, depuis 1651, par le Clergé de France, qui fut le grand, sinon le seul coupable dans toute cette lamentable affaire. Le 18 janvier 1651, l'archevêque d'Embrun, parlant au nom de l'assemblée du Clergé, rappelait à Louis XIV enfant les constitutions des empereurs Valentinien et Théodose qui déclaraient l'hérésie un crime contre l'Etat. Le 11 avril de la même année, Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges, s'écriait à son tour devant le jeune monarque : « Nous ne demandons pas que Votre Majesté bannisse à
« présent de son royaume cette malheureuse liberté de
« conscience qui détruit la liberté des véritables enfants
« de Dieu, parce que nous ne jugeons pas que l'exécution
« en soit facile, mais nous souhaitons au moins que ce
« mal ne fit point de progrès, et que si votre autorité ne le
« peut étouffer tout d'un coup, elle le rendit languissant et le
« fit périr peu à peu par le retranchement et la diminution
« de ses forces. » La difficulté de l'exécution était donc déjà, pour l'orateur du Clergé, le seul obstacle à une révocation pure et simple, et tous les efforts du gouvernement devaient tendre à rendre cette exécution possible. « Isoler
« les Réformés, les atteindre dans leur fortune, dans leur position, les écarter de toute fonction publique, les menacer
« dans leurs enfants, les placer entre leur conscience et leur
« vie, voilà le but à atteindre (1). » Le discours de Gilbert de

(1) Fr. Puaux, *les Précurseurs français de la Tolérance au XVII^e siècle*, Paris 1880, p. 7.

Choiseul renferme tout le programme de la persécution, et les événements sont là pour dire combien il fut scrupuleusement suivi. A chaque assemblée générale, le Clergé renouvelait ses doléances au roi et réclamait des mesures de rigueur contre les huguenots ; jamais ces plaintes ne restaient sans écho, surtout quand elles étaient accompagnées d'un vote de don gratuit. Le premier pas décisif dans la voie de la révocation fut la célèbre déclaration contre les « relaps », obtenue par le Clergé en 1663.

L'ère des persécutions violentes coïncida avec ce que l'on est convenu d'appeler la conversion du roi. En 1680, Louis XIV passa des mains de Mademoiselle de Fontanges dans celles de Madame de Maintenon, qui avait activement travaillé, de concert avec Bossuet et le père La Chaise, à détacher le roi de la Montespan. Nature froide, âme intrigante sous un masque dévot, rachetant son origine huguenote par une haine implacable contre ses anciens coreligionnaires, Madame de Maintenon sut inspirer au vieux sultan blasé la volupté de la dévotion. Son influence était depuis longtemps fort grande à la Cour, et elle l'employait à la conversion du roi, c'est-à-dire, sans euphémisme, à la destruction des huguenots. Au mois d'octobre 1679, elle écrivait ces lignes tragiquement significatives : « Le roi... reconnaît ses fautes... il pense sérieusement à la conversion des hérétiques, et, dans peu, on y « travaillera tout de bon (1) ». Saint-Simon, quelquefois

(1) « Rulhière, *Eclaircissements historiques sur les causes de la Révocation de l'Edit de Nantes*, 1788, première partie, p. 157. — Il est intéressant de rapprocher de ces paroles ce que l'orateur du Clergé disait à Louis XIV, le 10

injuste mais toujours mordant, a marqué d'un de ces traits de feu dont lui seul a le secret cette prétendue conversion en disant : « On toucha un dévot de la douceur de faire
« aux dépens d'autrui une pénitence facile qu'on lui per-
« suada sûre pour l'autre monde(1) ». En un mot, le Roi-Soleil vécut dans le scandale, et les huguenots firent la pénitence.

On « travailla tout de bon » en 1681, quand Louvois, réconcilié avec M^{me} de Maintenon, poussa le roi à en finir au plus vite avec les protestants et, pour mener plus rapidement l'entreprise à bonne fin, imagina, selon le mot de M^{me} de Caylus, « d'y mêler du militaire ». La conversion des hérétiques rentra dès lors dans les attributions du ministère de la guerre, et les soldats furent changés en missionnaires. C'est en Poitou que fut fait le premier essai de mission bottée (2). Nul n'était d'ailleurs plus propre que l'intendant Marillac à seconder les desseins du dur ministre.
« Ayant du père La Chaise les promesses de la vie pré-

juillet 1680 : « Nous n'en doutons plus, Sire, vous nous ferez bientôt voir ces temps
« si ardemment désirés où la véritable religion n'aura plus d'ennemis à combattre
« dans la France.... Nous avons de sensibles preuves que la main du Très-Haut
« conduit toutes vos démarches, et qu'elle vous fait passer de victoire en victoire
« pour vous faire enfin parvenir à l'entière défaite de l'hérésie.... Que ce triomphe
« sera digne d'un roi très-chrétien ! Il n'y aura point de couronne que votre vertu
« n'ait méritée ; ce sera trop peu que les trophées qu'on a érigés sur la terre pour
« honorer votre valeur : on en élèvera dans le ciel pour rendre des honneurs immor-
« tels à votre piété triomphante. »

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, XII, p. 106 (Edition Chéruel et Ad. Regnier fils).

(2) Les provinces étant réparties, à défaut de ministère de l'intérieur proprement dit, entre les divers ministres, le Limousin et le Poitou relevaient de Louvois.

« sente et se souciant peu de celles de la vie à venir (1), » il n'avait qu'un rêve : relever la fortune de sa famille déchue depuis Louis XIII, et « il montra, a dit un historien, qu'un « homme peut flétrir à jamais son nom, en voulant le ré-
« habilitier à tout prix (2). » La persécution fut horrible; la désolation des protestants fut portée à son comble, et le succès des « Dragonnades » dépassa toutes les espérances de la Cour et de Louvois lui-même (3). Une multitude de ces malheureux, dont le courage n'était pas à la hauteur de leurs épreuves, abjurèrent; quelques-uns perdirent la raison ou se suicidèrent de désespoir; d'autres, en grand nombre, s'enfuirent dans les bois ou se réfugièrent à l'étranger, en vendant leurs terres à vil prix. Tant de malheurs ne trouvèrent pas grâce devant M^{me} de Maintenon. Le 2 septembre 1681, elle écrivait à son frère : « Employez « utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en « Poitou se donnent pour rien; la désolation des huguenots « en fera encore vendre..... Vous pouvez aisément vous « établir grandement en Poitou. » Le 22 octobre de la même année elle renouvelait ses instructions : « Vous ne « sauriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou « aux environs. Elles vont s'y donner par la fuite des hu-

(1) Reg-Lane Poole, *A history of the Huguenots of the dispersion at the recal of the Edict of Nantes*, Londres 1880, p. 25, note 4.

(2) A. Michel, *Louvois et les protestants*, Paris 1870, p. 41.

(3) Cf. Elie Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, Delft, 1693, IV, p. 472 et suiv. — A. Lièvre, *Histoire des Protestants du Poitou*, Paris, 1858, I, p. 94 et suiv. — *Journal de Jean Migault ou malheurs d'une famille protestante du Poitou* rééd. 1825.

« guenots. » Laissons à sa honte éternelle la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, et disons, à l'honneur de Louis XIV, qu'il serait injuste de faire retomber sur lui toute la responsabilité des horreurs qui se commirent alors en son nom. Louis n'était point naturellement cruel : ses premières instructions à l'intendant Marillac étaient moins violentes; dans la suite, il rappela, à différentes reprises, à une modération relative le zèle intempestif de ses trop fougueux subordonnés. C'est seulement plus tard que la résistance des huguenots, qui savaient, comme le disait d'Aubigné, « mourir pour laisser vivre leur conscience, » l'exaspéra, et que sa fureur ne connut plus de bornes. La persécution du Poitou fut avant tout l'œuvre de Louvois, qui outrepassa les ordres reçus, sûr que le succès final rachèterait l'atrocité des moyens employés. On parlait déjà d'agrandir le champ de la mission dragonne; mais au cri de détresse des persécutés avait répondu, dans toute l'Europe protestante, une immense clameur d'indignation. Au Conseil du roi, Colbert plaida la cause des opprimés et ouvrit les yeux à Louis XIV. Un arrêt du 19 mai 1681 défendit « les violences qui se « faisaient en quelques lieux contre les religieux; » les « conversions par logements » furent suspendues, et Marillac fut révoqué. Marillac fut remplacé par Bâville. La joie des Poitevins fut immense, car le nouvel intendant avait encore à se faire une réputation. Les protestants crurent leurs maux terminés, et il y eut, en effet, un temps d'arrêt dans la persécution; mais ce fut une éclaircie au milieu de l'orage, et la tempête ne tarda pas à se déchaîner de nouveau. On insinua habilement au roi que les ministres de la

religion réformée profitaient de ce relâchement dans les mesures de rigueur pour affermir les huguenots dans leur foi et ramener au prêche les nouveaux convertis, et, comme si tout ce qui avait été fait jusqu'à cette époque eût été peu de chose, M^{me} de Maintenon écrivait le 24 août 1681 : « Le roi commence à penser sérieusement à son salut et à celui de ses sujets. Si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une religion dans son royaume. » La touchante sollicitude du roi pour le salut de ses sujets se manifesta par la reprise de la persécution. Bâville, qui devait devenir, quelques années après, la « terreur du Languedoc (1), » travailla si bien en Poitou qu'il ne laissa que des « miettes » (2) à son successeur Foucault, le sinistre inventeur de la mort par insomnie.

A partir de 1682 les édits se multiplient; ce ne sont que temples fermés, assemblées interdites, biens confisqués, familles expulsées des villes, mais avec défense de sortir du royaume, réformés exclus de leurs emplois même les plus modestes, officiers protestants obligés de se démettre de leurs charges, veuves d'officiers déchues de leurs pensions, enfants enlevés à leurs parents..... C'est le glas funèbre de l'Edit de Nantes : Daniel de Superville commence son ministère à l'heure où l'Eglise entre dans l'agonie.

(1) M^{me} de Sévigné : Lettre du 2 octobre 1689. *Lettres*, IX, p. 238 (éd. Monmerqué).

(2) A. Michel, *Louvois et les Protestants*, p. 59.

CHAPITRE III.

Ministère de D. de Superville à Loudun. — Intrigues pour perdre l'Eglise. — Dénonciation au roi. — Lettre de cachet. — Superville à la Cour. — Tentatives de conversion. — Révocation de l'Edit de Nantes. — Exil des pasteurs. — L'Emigration. — Le Refuge de Hollande. — Les Eglises wallonnes.

En 1683, dix ou douze jours après avoir reçu vocation de l'Eglise de Loudun, Superville se fit consacrer au synode de Sorges (1), en même temps que Renaud Boullier, Etienne Maxuel, Charles de La Noé, Isaac de Beausobre (2) et Salomon Ribay, et il alla aussitôt après prendre possession de son poste. Il y resta deux ans, en butte aux plus grandes difficultés, provoquées par sa jeunesse d'une part, — il avait à peine 26 ans, — et, de l'autre, par la situation particulière de l'Eglise de Loudun. Etrange ville que Loudun ! Son histoire est une curieuse succession de généreux élans et de machinations infernales. Là se passa un fait unique dans les annales des guerres de religion. Les protestants de Loudun s'opposèrent à la prise d'armes de 1580 ; ils s'unirent aux catholiques pour conserver leur ville, et tous jurèrent de se protéger mutuellement

(1) Près d'Angers.

(2) Né en 1659 ; pasteur à Châtillon-sur-Indre ; réfugié à Rotterdam en 1683 ; pasteur à Dessau (1686-1693) et à Berlin, où il mourut le 7 juin 1738. Le grand Frédéric l'appelait « la meilleure plume de Berlin » (*Lettre à Voltaire*).

et de vivre « comme frères (1). » Cette fraternité devait être éphémère, et c'est le cas de dire que le diable devait s'en mêler. Au XVII^e siècle, la ville de Loudun sembla avoir à cœur de justifier la sanglante épigramme de Rabelais : « Quand le diable offrit au Fils de Dieu tous les « royaumes de la terre, il se réserva, comme son domaine, « Châtellerault, Chinon, Domfront et surtout Loudun. » Ailleurs on ruina l'Eglise protestante par la violence et la cruauté; ici, par la perfidie. Par un étrange retour des choses d'ici-bas, le procès tristement célèbre des Ursulines tourna au détriment des huguenots : on prétendit que les vastes bâtiments du Collège protestant étaient les seuls où les exorcismes pussent « estre commodément faits, » et Laubardemont, émissaire de Richelieu, enjoignit aux réformés d'abandonner, sous trois jours, leur collège aux possédées, pour « y être logées et exorcisées. » Les plaintes des huguenots ne parvinrent pas à empêcher l'exécution de cet inique arrêté. Quinze ans après, la Cour passant à Loudun, ils protestèrent de nouveau contre cette spoliation; d'autre part, les religieuses recoururent à l'intervention de la reine pour faire accepter aux protestants une indemnité dérisoire. « La prière d'une reine régente « valait bien le reste, » et l'on s'en contenta (2). Enhardis par leur premier succès dans l'affaire du Collège, les catholiques tentèrent à plusieurs reprises de faire détruire le temple. Enfin, quand la loi autorisa les enfants huguenots

(1) A. Lièvre, *Histoire des Protestants du Poitou*, I, p. 207.

(2) E. Benolt, *Histoire de l'Edit de Nantes*, III. p. 145.

à abjurer, les garçons à quatorze ans, les filles à douze (1), Loudun fut une des deux villes du Poitou où l'on fonda des « séminaires de l'Union chrétienne, » destinés à recevoir les jeunes convertis.

L'exercice du ministère évangélique dans un milieu si tourmenté était, pour un jeune pasteur, une redoutable épreuve. Superville n'en sortit pas vainqueur, car son Eglise était, comme les autres, irrémédiablement condamnée; mais sa douceur et sa modération réussirent à déjouer momentanément les intrigues savamment ourdies de ses adversaires. A ce moment même, la surexcitation des habitants de Loudun était à son comble. Un jeune catholique, domestique dans une maison protestante, avait quitté subitement le pays et était parti pour les Indes occidentales. La cause de cette disparition était ignorée de tous, hormis du confesseur du fugitif; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, chacun prétendait être exactement renseigné. Dans le camp des dévotes, les langues allaient leur train. Finalement, on dit qu'il n'avait fui que pour se soustraire aux obsessions de son maître, qui voulait le faire protestant. L'explication était au moins étrange; mais plus elle était fantaisiste, plus elle rencontra

(1) L'Edit du 17 juin 1681, un des plus immoraux et des plus hideux dans ses conséquences, permit de recevoir l'abjuration des enfants huguenots « tant mâles « que femelles, ayant atteint l'âge de sept ans..... sans que leurs pères et mères, et « autres parents, y pussent donner le moindre empêchement, sous quelque pré- « texte que ce fût. » C'était le vol des enfants pratiqué sous la protection de la loi. « Il eût suffi que le dimanche l'enfant, mené au temple, passât devant l'église, vît « les cierges et les fleurs, dit : Que c'est beau ! Il était catholique, enlevé et perdu. » (Michelet, *Histoire de France*, XV, p. 282.)

de crédit. Un procès fut engagé contre le protestant et prit de suite de redoutables proportions. On suborna de faux témoins, on accumula les accusations; on parla d'hostie profanée, et le Consistoire fut impliqué dans le procès comme complice de ce sacrilège. Bientôt ce fut du délire. La situation des protestants était des plus critiques, car leurs ennemis ressuscitaient contre eux la grande diablerie qui avait coûté la vie à Grandier, quand la vérité éclata de la manière la plus imprévue. Le jeune homme qui était la cause involontaire de cet odieux procès ayant appris tout le bruit qui se faisait autour de son nom, mit tout en œuvre pour disculper les accusés, et exposa avec une grande sincérité le véritable motif de son départ subit. Ce motif n'était rien moins que religieux : l'ancien domestique avait détourné de ses devoirs la fille de son maître, et c'est sur le conseil de son confesseur, honnête homme, qu'il s'était expatrié pour rompre une liaison coupable. En même temps il écrivit à ce dernier pour le relever du secret de la confession et lui demander de confirmer ses paroles; mais quand on le chercha, il ne se trouva plus. En présence de cet aveu loyal, l'accusation tombait d'elle-même; mais les esprits étaient trop surexcités pour s'arrêter en chemin. On suspecta la bonne foi du jeune homme, qui fut arrêté comme sacrilège à la Guadeloupe, et ramené dans les prisons de Loudun. La torture ne put lui arracher aucun nouvel aveu, et le procès tourna, hâtons-nous de le dire, à l'entière confusion des diffamateurs (1).

(1) Cf. E. Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, V, p. 758 et suiv.

Le succès échappait aux ennemis de la Réforme ; mais ceux-ci, loin de renoncer à la lutte, restreignirent leur champ d'attaque, et tous leurs efforts tendirent désormais à se débarrasser du jeune ministre Superville, dont le court ministère avait été particulièrement béni. Comme prédicateur, il avait tenu les promesses que ses premiers sermons avaient fait concevoir, et l'aménité de son caractère, aussi bien que son goût pour les lettres, lui avaient valu l'estime et l'amitié d'un catholique éclairé, savant justement apprécié par ses contemporains : Urbain Chevreau. On crut Daniel de Superville « le plus propre à servir d'objet à la « surprise à cause de sa jeunesse (1). » Il n'en était rien : « quoique fort jeune, il avait acquis déjà la maturité, la « sagesse et la réputation des plus âgés (2). » Aussi, pour arriver à leurs fins, ses adversaires recoururent-ils à la calomnie. Une déclaration du 18 juin 1685 portait que les temples dans lesquels seraient tenus des discours séditieux seraient démolis. Le prétexte si longtemps cherché était enfin trouvé. Le curé de Saint-Pierre-du-Marché, l'une des paroisses de Loudun, accusa Superville d'avoir prêché un sermon séditieux sur une parole de l'Apôtre Paul dans l'Épître aux Philippiens, et requit contre lui une lettre de cachet. Superville fut ajourné devant le Conseil du roi pour rendre compte de sa conduite ; il reçut signification de la lettre de cachet le 22 juillet 1685 et, quoique malade, il fut obligé de partir quelques jours après pour Paris. Le but

(1) E. Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, V, p. 761.

(2) *Ibid.*

était atteint, car, à dater de ce moment, le culte fut interdit à Loudun. Quand l'Eglise fut privée de son pasteur (1), on eut le champ libre pour intimider le troupeau par tous les moyens alors en vigueur. On lançait la soldatesque sur les malheureux huguenots privés de tout secours spirituel. Souvent hélas ! il est triste de le dire, le moyen était aussi sûr qu'expéditif. Ce fut le cas de l'Eglise de Loudun.

Tandis que l'on travaillait ainsi à ruiner son Eglise, Superville se vit forcé de suivre la Cour pendant trois mois à Paris, à Versailles et à Fontainebleau. On espérait, en faisant traîner en longueur le jugement de son affaire, le séduire par les splendeurs de la Cour et l'amener à un changement de religion. Sa réputation d'éloquence l'avait précédé à Versailles : on chercha à flatter sa vanité et à éveiller son ambition en lui offrant des conférences dans lesquelles il pourrait faire valoir ses brillantes qualités oratoires. En même temps, on fit habilement miroiter à ses yeux les avantages qu'il retirerait de sa conversion à la religion du roi. Les convertisseurs s'acharnèrent à une proie qu'ils avaient crue facile ; mais le jeune pasteur demeura inébranlable dans sa foi. Son affaire resta pendante, comme beaucoup d'autres de la même nature, et se perdit dans

(1) D. de Superville n'était pas, il est vrai, le seul pasteur de l'Eglise de Loudun : il avait pour collègue le ministre Marchand, qui fut un des premiers à abjurer dans les derniers jours du mois d'octobre 1685. Dès lors, il ne saurait être rangé, trois mois auparavant, parmi les défenseurs de la cause protestante qu'il avait probablement déjà désertée, sinon de fait, du moins de cœur.

la persécution générale inaugurée par la révocation de l'Edit de Nantes (1).

Le 18 octobre 1685, la Cour étant à Fontainebleau, Louis XIV signa l'Edit qui révoquait les articles de Nantes (2) et « achevait de ruiner l'édifice qui était déjà miné de toutes parts (3). » Louis, avant de donner cette signature fatale, avait longtemps résisté aux sollicitations pressantes du vieux chancelier Michel Le Tellier qui, sentant approcher sa fin, demandait, comme une grâce, de pouvoir avant sa mort sceller la révocation, » ce triomphe de la foi et un si « beau monument de la piété du roi (4). » Un « Conseil de conscience » avait dissipé ses derniers scrupules (5). En vain le dauphin, jeune prince aux idées généreuses, essayait-il de faire comprendre au roi les dangers d'une révocation : le père La Chaise et Louvois avaient seuls l'oreille du monarque. Les bulletins de conversions, qui de

(1) Cf. *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 202 ;

E. Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, V, p. 761 ;

A. Lièvre, *Histoire des Protestants du Poitou*, II, p. 148 ;

Du Moustier de la Fond, *Essais sur l'histoire de la ville de Loudun*, Poitiers 1778, p. 148 et 149.

(2) L'Edit fut publié au sceau le 19 et enregistré au Parlement le 22.

(3) Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, p. 455.

(4) Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier* (25 janvier 1686).

(5) Ce Conseil était composé de quatre membres : deux ecclésiastiques et deux jurisconsultes. L'un des ecclésiastiques était, sans aucun doute, le père La Chaise, jésuite et confesseur du roi ; quant au second, les historiens hésitent entre Bossuet et Harlay, archevêque de Paris. Si l'on ne peut affirmer que ces deux prélats eurent une participation directe aux délibérations du Conseil de conscience, il n'en demeure pas moins incontestablement établi que, dans ce sombre drame de la révocation, une immense responsabilité morale pèse sur leur mémoire. — Les deux jurisconsultes sont restés inconnus.

tous les points du royaume volaient à Versailles, annonçaient que les abjurations se multipliaient, innombrables, même dans les provinces les plus attachées jusqu'alors à la foi protestante. Dans la seule généralité de Bordeaux, on parlait de soixante mille conversions en quelques jours. « Après l'abjuration d'une ville, on chantait un *Te Deum* « solennel, et, dans une procession générale, bannières « déployées, au bruit des cloches et des canons, les prêtres « triomphants traînaient à leur suite, de rue en rue, ces « troupeaux désolés et mornes qui, escortés de soldats, « ressemblaient à des captifs conquis dans une bataille (1). » « Ce qu'il y avait de plus impudent, disait, à propos de ces prétendus convertis, le ministre Claude, l'illustre adversaire de Bossuet, « c'est qu'on leur faisait « reconnaître qu'ils embrassaient la religion romaine de « leur plein gré, et sans y avoir été ni induits ni violentés (2). » Mensonge effroyable dont on ne cessa d'abuser Louis XIV pour l'amener à signer le désastreux Edit du 18 octobre; autrement, il est impossible de comprendre l'étrange préambule de l'acte révocatoire, dans lequel le roi déclare que « puisque la meilleure et la plus « grande partie de ses sujets de la religion prétendue « réformée a embrassé la catholique..... l'exécution de « l'Edit de Nantes demeure inutile. » Les réfugiés et les camisards ont fait justice de cette imposture !

(1) Nap. Peyrat, *Histoire des pasteurs du Désert*, Paris 1842, p. 78 et 79.

(2) Claude, *Plaintes des protestants cruellement opprimés dans le Royaume de France*, Cologne 1686, p. 83.

Voici, brièvement résumée, la teneur de cet édit néfaste. Interdiction du culte réformé (art. 2 et 3). Ordre aux pasteurs de sortir de France dans le délai de quinze jours et de n'y plus faire aucune fonction « à peine des galères » (art. 4). Promesse aux ministres qui se convertiront d'une pension « d'un tiers plus forte que leurs appointements », avec la moitié réversible à leurs veuves (art. 5). Interdiction des « écoles particulières pour l'instruction des enfants de « la religion réformée » (art. 7). Injonction de les faire baptiser par les curés des paroisses et élever dans la religion romaine (art. 8). Ordre aux réfugiés de revenir en France dans le délai de quatre mois, sous peine de confiscation de leurs biens (art. 9). Défense aux religionnaires « de sortir, « eux, leurs femmes et enfants, » du royaume, « sous peine « pour les hommes des galères, et de confiscation de corps « et de biens pour les femmes » (art. 10). Confirmation des déclarations rendues contre les relaps (art. 11). Enfin, le dernier article autorisait les huguenots à demeurer, à condition de ne point célébrer leur culte, « dans les villes et « lieux du royaume, en attendant qu'il plaise à Dieu de les « éclairer comme les autres. » Les huguenots qui, jusqu'au dernier moment, n'avaient pu croire à une révocation, virent dans ces derniers mots un correctif aux rigueurs édictées plus haut; mais leurs illusions furent de courte durée. Louvois se chargea de commenter l'article et écrivit au duc de Noailles : « Sa Majesté désire qu'on « fasse sentir les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion; ceux qui auront la « sottise gloire d'y vouloir demeurer les derniers doivent

« être poussés jusqu'à la dernière extrémité (1). » Ainsi, « être éclairé par Dieu » devenait, dans la bouche de l'impitoyable ministre, être traîné à la messe par les dragons. La violence de ce langage devait cependant être encore dépassée. « Qu'on laisse, dit ailleurs Louvois, « vivre les soldats *fort licencieusement* (2). » C'était déchaîner et mettre au service d'un fanatisme farouche toutes les passions brutales et cyniques. Pendant plus d'un siècle l'histoire du protestantisme français sera tout entière écrite avec les larmes et le sang des victimes. La plume se refuse à décrire les horreurs commises, et ne peut que répéter avec Saint-Simon : « On vit des orthodoxes imiter contre « les hérétiques ce que les tyrans païens avaient fait contre « les confesseurs et les martyrs (3). »

Tandis que les courtisans qui encombraient les antichambres de Versailles brûlaient l'encens de leurs basses adulations au roi exterminateur des hérétiques ; tandis que les prélats, Bossuet à leur tête, entonnaient l'hymne triomphale à la gloire « du nouveau Constantin (4), » et que les échevins de Paris consacraient, dans l'Hôtel-de-Ville, une statue de bronze « à Louis le Grand, toujours « vainqueur, défenseur de la Majesté de l'Eglise et des « rois (5), » l'Eglise persécutée prenait en main le bâton du

(1) E. Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, V, p. 869.

(2) De Noailles, *Histoire de M^{me} de Maintenon*, Paris 1848, II, p. 488.

(3) Saint-Simon, *Mémoires*, XII, p. 109.

(4) Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier*.

(5) « *Ludovico magno, victori perpetuo, ecclesiae ac regum dignitatis assertori* ». Cette statue fut fondue en 1792 et transformée en canon.

pèlerin et allait demander à la terre étrangère le droit de prier Dieu. L'émigration des huguenots prit des proportions immenses, faisant au flanc de la France une blessure qui ne s'est jamais fermée. Les pasteurs partirent les premiers, « arrachés à leurs troupeaux(1) » par l'édit révocatoire; l'ordre de sortir du royaume était formel et réduisait d'avance à néant l'insulte que le panégyriste superbe de Michel Le Tellier jetait à la face des proscrits, d'avoir « abandonné(2) » ceux dont ils avaient la garde. Le plus grand nombre quitta la France en hâte, dans le dénûment le plus complet, ne sachant pas même où trouver un asile; encore le lieutenant de police La Reynie refusa-t-il à plusieurs d'entre eux les passeports sans lesquels ils ne pouvaient franchir la frontière, pour laisser passer le délai accordé et pouvoir les faire jeter en prison comme ayant enfreint les prescriptions légales (3). L'exil n'était pas seulement, pour ces infortunés, l'abandon de leurs biens et de leur patrie, mais encore des personnes qui leur étaient les plus chères, même de leurs enfants ayant atteint l'âge de sept ans. Enfin à ces tortures morales s'en ajoutait une autre encore plus cruelle, s'il se peut, pour un ministre de Jésus-Christ : la pensée de l'état misérable dans lequel ils laissaient leurs malheureux troupeaux, déjà décimés et livrés désormais sans défense aux mains de persécuteurs acharnés. Pour empêcher, au contraire, les populations protestantes d'aller rejoindre leurs pasteurs hors de France, les fron-

(1) Massillon, *Oraison funèbre de Louis XIV.*

(2) Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier.*

(3) Cf. O. Douen, *Les premiers Pasteurs du Désert*, Paris 1879, I, p. 84.

tières étaient rigoureusement gardées ; on était allé jusqu'à armer les paysans pour surveiller les chemins, leur promettant une part des dépouilles des émigrants dont ils opéreraient la capture. En même temps, les intendants faisaient publier dans les provinces que les Etats étrangers refusaient de donner asile aux fugitifs. Ni cette manœuvre criminelle, ni le spectacle de la « chaîne » conduisant aux galères les protestants condamnés à la rame ne parvinrent à arrêter les progrès de l'émigration. C'est par milliers qu'il faut compter les huguenots qui chaque jour affrontaient les dangers de la fuite. Hommes, femmes, vieillards, jeunes filles, enfants s'imposaient les fatigues les plus pénibles pour gagner les frontières, et des multitudes entières réussirent à déjouer la surveillance la plus active et à se soustraire à leurs bourreaux.

L'indignation soulevée dans toute l'Europe protestante par la nouvelle de la révocation de l'Edit de Nantes fut immense. Partout les protestants ouvrirent leurs bras à leurs frères persécutés, et un long cri de colère éclata contre Louis XIV. Les princes comprirent de suite quel profit ils pourraient retirer, pour leurs Etats, des fautes du roi de France, et ils ne négligèrent rien pour s'attacher les proscrits. La République de Hollande (1) — qui intéresse seule cette étude — fut, cette fois encore, « la grande arche des fugitifs (2), » comme elle l'avait été, un siècle auparavant,

(1) Cf. F. de Schickler, art. *Refuge* (*Encyclopédie des Sciences religieuses*, publiée sous la direction de M. F. Lichtenberger, Paris 1877-1882, XII, p. 817 et suiv.).

(2) Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam 1734, art. *Kuchlin*..

pour les Wallons chassés de leur patrie par les persécutions de Philippe II. Calvinistes comme les Wallons dont ils parlaient la langue, les protestants français étaient venus souvent leur demander asile et se joindre aux communautés religieuses qu'ils avaient fondées sur le sol des Provinces-Unies. L'émigration de 1685 alla grossir les Églises wallonnes déjà existantes et en former de nouvelles dans les villes où il n'y en avait pas (1). L'absence de documents officiels et la défense faite aux gazetiers de publier les nouvelles relatives aux réfugiés, empêchent d'évaluer exactement le nombre des protestants qui se fixèrent dans les Pays-Bas, mais il fut considérable (2). La Hollande accorda aux proscrits, avec le droit de petite bourgeoisie, des patentes de tous les métiers et l'exemption de tout impôt pour une période qui varia, suivant les provinces, de dix à quatorze ans. Amsterdam, La Haye, Rotterdam furent les villes qui reçurent le plus grand nombre de réfugiés. Là s'ouvrirent de nombreuses maisons de commerce qui devinrent rapidement florissantes. Partout s'élevèrent des manufactures qui introduisirent dans le pays des industries nouvelles, perfectionnèrent les industries déjà connues, et créèrent une concurrence fatale aux éta-

(1) Les persécutions des Espagnols avaient formé 28 Églises wallonnes ou françaises dans les Provinces-Unies ; les persécutions de la France en augmentèrent considérablement le nombre en peu d'années, et en 1688 on en comptait déjà 48 (Erman et Réclam, *Mémoires pour servir à l'histoire des Réfugiés français dans les Etats du roi*, Berlin 1782-1792, I, p. 252).

(2) Un agent du comte d'Avaux, ambassadeur de Louis XIV à La Haye, Tillières, qui paraît avoir été bien renseigné, en comptait 75.000 en 1686 (Dépêche de Tillières au comte d'Avaux, en date du 24 mai 1686).

blissements de la mère-patrie. Enfin, l'art des Elsevier et des Blaeu sortit, grâce aux efforts des réfugiés, de l'état de décadence dans lequel il était tombé, et atteignit de nouveau, entre leurs mains, le haut degré de perfection auquel l'avaient autrefois porté ces célèbres imprimeurs. Les belles papeteries fondées par les proscrits, en donnant une impulsion puissante à la librairie hollandaise, assurèrent l'influence des écrivains du « Refuge » de Hollande sur l'Europe tout entière. Et quels écrivains ! Aucun Refuge ne compta plus d'hommes d'élite : prédicateurs, polémistes, savants, car nul autre pays d'Europe ne jouissait alors d'une aussi grande liberté que les Pays-Bas. Plus de deux cents pasteurs français allèrent desservir les Eglises wallonnes, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'eux est de rappeler la vénération dont leur mémoire fut entourée jusqu'à la fin du siècle dernier. Les limites de ce travail nous obligent à ne nommer que les plus illustres : Jean Claude, l'ancien pasteur de Charenton, orateur puissant et polémiste redoutable, dont Bossuet disait après l'avoir entendu : « Il me faisait trembler pour ceux qui l'écoutaient » ; Pierre du Bosc (1), dont l'éloquence avait séduit Louis XIV lui-même ; Jacques Basnage, prédicateur, historien et diplomate, « plus propre, d'après le jugement de Voltaire, à être ministre d'Etat que d'une paroisse (2) » ; Daniel de Superville, dont la carrière fut moins brillante, mais l'œuvre non moins féconde ; Jacques Saurin, un prophète !

(1) « l'un des plus grands ministres que les Réformés eussent en France... » (Bayle, Lettre à l'abbé Nicaise du 1^{er} janvier 1699. *Lettres choisies*, p. 657).

(2) Voltaire, *Le siècle de Louis XIV* (catalogue des écrivains français).

Deux hommes enfin, l'un pasteur, l'autre philosophe, tous deux anciens professeurs à l'Académie de Sedan, Pierre Jurieu et Pierre Bayle, sont restés célèbres par l'âpreté avec laquelle ils se sont mutuellement combattus et le bruit qui s'est fait autour de leur nom. Ils étaient faits, semble-t-il, pour ne jamais se rencontrer, et les circonstances les mirent constamment en présence. Jurieu, esprit absolu, également capable de tous les enthousiasmes et de toutes les étroitures, fut véritablement le Tertullien du Refuge. Bayle, dialecticien sans égal, intelligence supérieure dévorée par un scepticisme incurable, était né de parents protestants, fut mêlé aux affaires du protestantisme, mais en réalité ne lui appartient pas.

L'arrivée des pasteurs français en Hollande eut pour effet d'affermir, en la continuant, l'organisation synodale des Eglises wallonnes. C'est à l'autorité des synodes qu'avaient été dus le maintien de l'unité doctrinale dans les Eglises réformées de France et la condamnation des tendances libérales de l'Ecole de Saumur; aussi les réfugiés, auxquels la persécution qu'ils venaient de traverser n'avait rien fait oublier des luttes stériles de la veille, entendirent-ils fortifier cette autorité, alors surtout que les pasteurs proscrits comptaient dans leurs rangs de nombreux partisans des idées nouvelles. « Ce n'était pas
« assez aux yeux des conducteurs des Eglises wallonnes
« d'avoir souffert pour la foi, encore fallait-il que cette foi
« fût celle de la plus stricte orthodoxie (1). » Le Synode

(1) Fr. Puaux, *Les Précurseurs français de la Tolérance*, p. 98.

assemblé à Rotterdam le 24 avril 1686 résolut « de ne
« déclarer aucun pasteur appellable, qu'il n'ait assuré de sa
« conformité de doctrine avec la confession de foy en gé-
« néral et avec les arrêts du Synode de Dordrecht en
« particulier, aussi bien que de sa soumission à tous les
« ordres de la discipline, par une signature expresse..(1). »
Cette résolution visait surtout le Pajonisme, dont il s'agis-
sait d'arrêter les progrès; mais cette tentative fut inutile.
Les querelles dogmatiques continuèrent sur la terre étran-
gère plus vives que jamais, et aboutirent au célèbre « rè-
glement pour maintenir l'orthodoxie, » élaboré par le
Synode d'Amsterdam en 1690(2). Ce règlement, qui res-
semble à un défi, allait jusqu'à condamner comme « maxime
dure et pernicieuse » la tolérance tant civile qu'ecclésiastique.
Qui eût reconnu dans les rigides docteurs d'Amsterdam
les anciens huguenots de France, prêts à tout souffrir
plutôt que de plier devant le despotisme de Louis XIV ?
Et cependant, il importe de ne pas être injuste. Nous ne
pouvons ici juger les deux partis qui divisaient l'Eglise,
que par l'influence qu'il exercèrent sur ses destinées. Or,
un fait demeure acquis à l'histoire : ceux qui prêchaient la
tolérance ne surent que discuter, souvent ils tombèrent dans
l'indifférence religieuse, plusieurs même abjurèrent la foi
protestante; les intolérants sauvèrent l'Eglise en affron-
tant les galères et l'échafaud.

(1) *Actes du Synode de Rotterdam* (1686, art. VI).

(2) *Actes du Synode d'Amsterdam* (1690, art. XXVII).

CHAPITRE IV.

D. de Superville sort de France. — Son arrestation à Charleville. — Son arrivée en Hollande. — Sa nomination à Rotterdam. — Sermon devant Guillaume III, roi d'Angleterre. — Affaires diverses.

Superville partit avec sa femme, Elisabeth de Monnevy, et une jeune enfant. Son dessein était de gagner la Hollande, où s'étaient déjà réfugiés de nombreux protestants du Poitou; mais, malgré les passeports de La Reynie, il fut arrêté à Charleville, en même temps que trois autres ministres : Augier, de Châlons; du Moustier, de Bellême; Cottin, de Houdan (1). Louis XIV, en enjoignant aux pasteurs de sortir du royaume dans un délai de quinze jours, croyait sans aucun doute que le plus grand nombre d'entre eux préférerait abjurer qu'endurer les douleurs de l'exil; aussi, quand les premiers proscrits arrivèrent à la frontière, les agents du gouvernement multiplièrent-ils les vexations à leur égard et mirent-ils tout en œuvre pour les retenir. On signifia à Superville et à ses collègues qu'il ne leur était

(1) Cottin fut nommé pasteur à Groningue en 1686; il rentra en France en 1688, parcourut pendant plus d'un an les Eglises du Nord et de la Normandie, et fut arrêté dans l'automne de l'année 1689. Il réussit à s'échapper, gagna la Hollande et reprit ses fonctions dans l'Eglise de Groningue, où il resta jusqu'en 1705, date probable de sa mort.

permis d'emmener avec eux ni leurs femmes, ni leurs enfants : le coup était terrible pour des hommes qui, après avoir tout abandonné, se voyaient encore arracher la seule consolation de leur exil. Augier faiblit et, malgré les prières de sa femme qui le conjurait de résister à cette épreuve, promit d'abjurer (1). Cette défaillance enhardit les agents du roi, qui redoublèrent, mais en vain, de sévérité envers les autres ministres. Quand les quinze jours furent sur le point d'expirer, Superville, Cottin et du Moustier résolurent de laisser là leurs familles et de partir seuls (2). La femme et la petite fille de Superville ne tardèrent pas cependant à obtenir l'autorisation d'aller le rejoindre, car dans une liste de quinze pasteurs réfugiés de France, arrivés à Maëstricht, liste dressée par le magistrat de la ville et datée du 30 novembre 1685, il est fait mention de « Daniel de Superville, « ministre de Loudun, avecq sa femme enceinte et un enfant. » Superville ne fit que passer à Maëstricht et arriva à Rotterdam dans les derniers jours du mois de décembre. Les fatigues d'un voyage si tourmenté, accompli au milieu des rigueurs de l'hiver, avaient épuisé M^{me} de Superville, qui mourut peu de jours après son arrivée à Rotterdam (3).

L'affluence des pasteurs français en Hollande nécessitait d'immenses sacrifices de la part des provinces et des mu-

(1) Augier réussit quelque temps après à passer la frontière ; il se réfugia à Lausanne, puis à Berlin ; en 1688, il fut nommé pasteur à Halle, où il mourut en 1701.

(2) E. Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*, V, p. 934.

(3) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 203.

nicipalités. Les proscrits arrivaient dénués de ressources, et il fallait non-seulement pourvoir à leurs besoins présents, mais surtout leur fournir les moyens de subsister. Dans un grand nombre d'Eglises, on créa pour les nouveaux venus des places de pasteur extraordinaire, nécessitées d'ailleurs par l'accroissement considérable du nombre des fidèles. Le 6 janvier 1686, le Magistrat de Rotterdam autorisa le Consistoire de l'Eglise wallonne de cette ville à choisir six pasteurs réfugiés « pour être pasteurs extraordinaires et prêcheurs pour le service de l'Eglise, » et le 13 du même mois, le Consistoire élut Le Gendre, Galliot de Cambis de Soustelle (1), Le Page, Moisant de Brieux, Basnage et Superville (2). Ce dernier, qui était sur le point d'aller desservir l'église de Groningue (3), fut dès lors retenu à Rotterdam. C'est en cette qualité qu'il prit part au Synode de Rotterdam du 24 avril 1686, dont il a été question plus haut, et fut au nombre des deux cent deux pasteurs réfugiés qui signèrent la Confession de foi du Synode de Dordrecht (4).

La position de pasteur extraordinaire était précaire et incertaine; mais les avantages du séjour de Rotterdam étaient nombreux. La vie littéraire y était plus active qu'en

(1) M^{me} de Soustelle dirigea, à Rotterdam, la maison de Refuge, fondée pour les dames nobles qui avaient été ruinées par la persécution. (Weiss, *Histoire des Réfugiés protestants*, II, p. 17).

(2) *Actes du Consistoire de l'Eglise wallonne de Rotterdam*.

(3) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 203.

(4) Cf. *Bull. prot.*, VII, p. 426. — Les premières listes imprimées omirent, parmi les signataires, le nom de Superville. Le Synode d'Utrecht (1689) fit faire, sur sa demande, la rectification (*Actes du Synode d'Utrecht* (1689), art. XLII).

aucune autre ville de Hollande, et c'est cette raison qui déterminâ le jeune pasteur à refuser les situations brillantes qui, pendant cette période, lui furent offertes de divers côtés. Le maréchal de Schomberg, pendant son court passage au gouvernement général de la Prusse, auquel l'avait appelé l'électeur de Brandebourg, essaya vainement de l'attacher à sa personne; outre les avantages particuliers que lui aurait faits le maréchal, Frédéric-Guillaume lui offrait la place et la pension de pasteur de l'Eglise française de Berlin. A la fin de 1687, Superville reçut également vocation de l'Eglise de la Savoie à Londres; mais il persista dans son refus de quitter Rotterdam; en 1690, l'Eglise française de Hambourg l'appela sans plus de succès; cependant, l'année suivante, ses résolutions furent un moment ébranlées par l'appel que lui adressa l'Eglise wallonne de Londres (1); mais un grand succès oratoire qu'il venait de remporter dans des circonstances particulièrement délicates, déterminâ le Magistrat et le Consistoire de Rotterdam à le retenir définitivement au prix de sacrifices extraordinaires.

Guillaume III, roi d'Angleterre, étant venu, en février 1691, présider à La Haye un Congrès où devaient être concertées les opérations militaires à diriger contre la France, Superville partagea avec Isaac Claude l'honneur de prêcher devant lui. Ce sermon n'a pas été publié, et Bayle a seul conservé le souvenir de cet événement. Sa Majesté Britan-

(1) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 203 et 204.

nique avait souhaité qu'on ne la louât point, « la chaire « n'étant point destinée pour les hommes, mais pour Dieu. » L'encens ne fut point cependant épargné au monarque sur lequel les réfugiés fondaient tant d'espérances; mais le prédicateur sut le faire fumer avec tant d'habileté et de délicatesse, que l'auditoire resta sous le charme, et que le prince oublia le désir qu'il avait exprimé (1).

C'est au mois d'août suivant que Superville demanda au Consistoire l'autorisation d'accepter la vocation de l'Eglise wallonne de Londres. Le Consistoire envoya une députation aux bourgmestres pour examiner s'il n'y avait pas lieu de prévenir son départ en le nommant pasteur ordinaire; ceux-ci firent des objections à cause de Basnage « pour qui ils avaient des considérations particulières »; puis ils engagèrent le Consistoire à demander aux magistrats « deux pasteurs surnuméraires qui seraient nommés « dans les formes ordinaires. » C'est ce qui fut fait. Le 16 août, les deux Consistoires (l'ancien et le nouveau) dressèrent une liste de dix candidats, et le 17 Jacques Basnage et Daniel de Superville furent élus à l'unanimité (2). Cette vocation fut approuvée par le Synode assemblé à Naerden le 29 août (3), et les deux pasteurs surnuméraires furent installés dans leur charge: Basnage, le 16 septembre, par Phinées Piélat; Superville, le 30 septembre, par du Bosc,

(1) Bayle : Lettre à Minutoli du 14 mars 1691 (*Lettres choisies*, I, p. 314).

(2) *Actes du Consistoire de l'Eglise wallonne de Rotterdam.*

(3) *Actes du Synode de Naerden* (1691), art. XII.

remplaçant Jurieu malade(1). Superville prit, ce jour-là, pour sujet de son sermon « le triomphe de l'Evangile » (II Corinthiens II, 14), et sa gratitude envers Dieu éclate dans le passage suivant que nous empruntons à l'exorde :

« Dieu nous accorde une seconde grâce à vous et à nous : à nous, en nous confirmant dans le ministère ; à vous, mes frères, en ayant pris dans votre sein même deux pasteurs qui étaient déjà vôtres par vos bienfaits, par leur affection et par un engagement commencé, pour vous les attacher par des nœuds plus étroits et par un engagement plus solennel, qui va les obliger à redoubler leurs efforts pour votre consolation et votre salut. Nos ennemis avaient cru, en nous chassant de notre malheureuse patrie, anéantir notre ministère et ses fruits, arrêter les progrès de l'Evangile et nous réduire à la nécessité de n'apporter ici que des harpes muettes pour les pendre à vos saules, et à n'être que comme des flambeaux éteints ou des chandelles sous le boisseau. Mais béni soit le Seigneur, qui nous fait triompher de leur malice à la louange de sa gloire, et qui nous ouvre de plus en plus la porte de la parole au milieu de vous ! « Grâce à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ et « qui manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tous lieux (2) ! »

Les bourgmestres de Rotterdam avaient autorisé la nomination des deux pasteurs surnuméraires, à la condition qu'ils « ne chargeraient pas la ville et se contente-

(1) *Actes du Consistoire de l'Eglise wallonne de Rotterdam.*

(2) « Le Triomphe de l'Evangile » (*Sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte*, Rotterdam 1723, II, p. 407-408).

« raient de la gratification qui pourrait leur être accordée. » A la mort de du Bose, survenue le 2 janvier 1692, Basnage et Superville partagèrent les gages du défunt (1). Basnage fut nommé pasteur à La Haye en 1710 (2); Superville ne quitta jamais Rotterdam, et y vécut jusque dans un âge avancé, aimé et vénéré de tous.

« Très-propre aux affaires, doué d'un sens extrême-
« ment net et droit qui les lui faisait d'abord saisir et le
« mettait en état de proposer son sentiment avec autant
« de force que de clarté (3) », il fut mêlé, au cours de sa carrière, à de nombreux et importants débats. Le *Journal littéraire* assure que toutes les affaires de Bayle et de Jurieu lui sont passées par les mains (4). Dès maintenant nous mentionnons, pour n'y plus revenir, la part qu'il prit, en 1697, aux démêlés du pasteur de Joncourt avec le Consistoire de Middelbourg (5), et à l'affaire soulevée, en 1707, par la publication du livre du même pasteur, intitulé : *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Ecriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéiens et Voétiens dans les Provinces-Unies* (6). Ce livre ayant été condamné par le synode de Nimègue (7), l'auteur reçut l'ordre de se rétracter. De Joncourt joignit à sa rétractation

(1) *Actes du Consistoire de l'Eglise wallonne de Rotterdam.*

(2) *Actes du Synode de Leeuwarden* (1710), art. VI.

(3) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 205.

(4) *Ibid.*, p. 204 — Cf. H. Bordier, *France protestante*, I, 1073 et suiv.

(5) *Actes du Synode de Berg-op-Zoom* (1697), art. XLIII.

(6) *Actes du Synode de Tergoes* (1707), art. XXIX.

(7) *Actes du Synode de Nimègue* (1707), art. XLVIII.

une apologie qui était presque un appel du jugement du Synode à celui du public. Le Synode de Gouda exigea une réparation, dont D. de Superville fut chargé de présenter le projet à la signature du pasteur de La Haye (1).

Un fait nous paraît devoir être relevé pendant ces premières années du ministère de Superville à Rotterdam. Avec cinq de ses collègues, il signa la lettre célèbre par laquelle les pasteurs français réfugiés dans cette ville refusèrent, à la fin de 1688, de s'associer aux périlleux projets de Claude Brousson, le futur martyr du Désert. Brousson, dans ses lettres brûlantes aux « nouveaux convertis », les adjurait d'effacer de leur front la marque de la Bête et de réparer le scandale de leur apostasie, soit en sortant incessamment du royaume, soit en affrontant les rigueurs de la persécution. « Comme vos ennemis voient avec regret, leur « écrivait-il, la grande brèche que la persécution a faite à « l'Etat, il n'y a pas d'apparence que lorsqu'ils verront « votre fermeté, ils veuillent achever de détruire le « royaume (2). » En même temps l'héroïque apôtre invitait les pasteurs réfugiés à rentrer en France malgré les édits, et à aller travailler en personne au relèvement de leurs troupeaux. « Vos brebis, disait cet éloquent appel, ont été « dispersées au jour du nuage et de l'obscurité, elles sont « tombées dans le précipice; c'est à vous à les en retirer (3). » Le plan était admirable, mais impossible à réaliser. Con-

(1) *Actes du Synode de Gouda* (1708), art. XXXVIII et XLIX.

(2) Cf. Douen, *Les premiers Pasteurs du Désert*, II, p. 170

(3) *Ibid.*, I, p. 144.

trairement à ce que pensait Brousson, l'exécution de ce projet eût été suivie d'un redoublement de persécutions. Louis XIV qui, à la fin de 1687, aveuglé par l'orgueil et le fanatisme, considérait l'édit révocatoire comme ayant « purgé » son royaume (1), n'eût pas reculé devant la plus terrible des répressions. La restauration des Eglises de France devait être l'œuvre lentement poursuivie pendant plus d'un siècle, et non le résultat d'une manifestation éclatante. Les pasteurs de Rotterdam firent ressortir le danger de la tentative projetée par Brousson (2). Plusieurs pasteurs de Hollande étaient d'ailleurs déjà rentrés en France : des comités s'étaient formés à Rotterdam et à La Haye pour recruter ces vaillants missionnaires (3). Les candidats au martyre furent nombreux..... mais qu'était-ce eu égard à la foule des pasteurs réfugiés ?

(1) Dépêche de Louis XIV au comte d'Avaux, en date du 30 octobre 1687.

(2) *Papiers Court* (Biblioth. publ. de Genève) n° 15. Cf. Douen, *Les premiers Pasteurs du Désert*, II, p. 173 et suiv.

(3) Cf. Douen, *Les premiers Pasteurs du Désert*, I, p. 133 ; II, p. 75 et 76.

CHAPITRE V.

Espérances des persécutés. — Guillaume d'Orange. — Son avènement au trône d'Angleterre. — Guerre de la ligue d'Augsbourg. — Paix de Ryswick. — Abandon des protestants. — Redoublement des persécutions. — *Les Devoirs de l'Eglise affligée.*

Les protestants français ne crurent tout d'abord qu'à une persécution passagère. Ceux qui restèrent et ceux qui partirent ne doutaient point que le roi, reconnaissant enfin la grandeur de sa faute, ne rapportât le fatal Edit de Fontainebleau, ne rappelât les exilés et ne rétablît les articles de Nantes. Pendant longtemps les premiers n'attendirent le salut que de la bonne volonté de Louis XIV; les circonstances amenèrent rapidement les seconds à compter avant tout sur l'intervention des puissances protestantes. Pour détrôner son beau-père Jacques II, Guillaume d'Orange avait besoin d'argent et de troupes aguerries; d'autre part, les réfugiés étaient riches et comptaient dans leurs rangs un grand nombre d'officiers d'élite : le plus illustre, le maréchal de Schomberg, que le grand Condé comparait à Turenne, valait à lui seul une armée. En fin politique, le Stathouder acquit à son entreprise le concours des protestants du Refuge par la promesse de prendre en mains leur cause dès qu'il aurait conquis, avec leur aide, le trône d'Angleterre et substitué

une dynastie protestante à la dynastie catholique des Stuarts : l'erreur des proscrits fut de croire à la parole de cet auguste aventurier. Schomberg prit, sous les ordres du prince d'Orange, le commandement de l'armée, presque entièrement française par ses cadres; l'expédition partit accompagnée des prières de toutes les Eglises françaises de Hollande, et la victoire décisive de la Boyne fut assurée par la charge impétueuse du contingent huguenot. Le synode d'Utrecht avait fait féliciter, dès son avènement au trône, le nouveau roi d'Angleterre (1). Les persécutés croyaient déjà toucher à la délivrance (2) : pour eux commençait, au contraire, l'ère des déceptions cruelles. Le roi d'Angleterre se contenta de renouveler, au lieu de les tenir, les promesses du Stathouder de Hollande; mais il eut le talent, en entretenant les espérances des protestants du Refuge, d'entraîner à sa suite sur le continent les valeureux soldats auxquels il devait sa couronne. Dans la guerre de la ligue d'Augsbourg, les bataillons huguenots se couvrirent de gloire en Savoie et dans les Pays-Bas; et cependant combien pesait peu dans les préoccupations des alliés la cause des réfugiés ! Toute cette période offre un spectacle lamentable. Tandis qu'à La Haye un comité de

(1) *Actes du Synode d'Utrecht* (1689), art. XXVII.

(2) Bayle exprimait bien les sentiments de ses compatriotes quand il écrivait à Lenfant le 13 janvier 1689 : « Les espérances que nous concevons ici pour.... le « rétablissement prompt de l'Edit de Nantes, pour le moins, par le moyen de l'Angleterre et même de la maison d'Autriche, sont si vives que l'on sifflerait un « homme qui oserait en parler comme d'un peut-être. » (*Lettres choisies*, I, p. 251.)

huit membres, choisis parmi les hommes les plus marquants du Refuge, travaille avec ardeur au rétablissement des Eglises de France, et que celles-ci, instruites par une douloureuse expérience de ce qu'il faut attendre de la justice de Louis XIV, reprennent courage aux nouvelles qui arrivent de Hollande, Guillaume III, qui avait promis de sacrifier au rétablissement de l'Eglise ce qu'il avait de plus cher au monde, couvre perfidement sa retraite en se retranchant derrière les difficultés de l'entreprise. En même temps, la discorde éclate dans les rangs des réfugiés : un Comité, composé de dix membres, met tout en œuvre pour paralyser les efforts du Comité des Huit et décide que les réfugiés se borneront à solliciter du roi de France le rétablissement de l'Edit de Nantes. Cette résolution était l'œuvre des agents de la Cour de Versailles qui, profitant de la désunion des protestants du Refuge, avaient réussi à introduire dans le Comité rival quelques-unes de leurs créatures : protestants qui ne rougirent pas de trahir leurs frères, en les livrant sans défense à la merci de Louis XIV. En vain, le Comité des Huit et l'infatigable Brousson luttèrent-ils vaillamment contre le courant qui emportait à la dérive la cause des Eglises protestantes : cette cause ne pouvait triompher que par l'entente unanime de tous les réfugiés, et cette entente ne put être réalisée. Les réfugiés de Brandebourg avaient trop d'obligations à l'Electeur Frédéric-Guillaume pour ne pas craindre de paraître ingrats en lui demandant de seconder les efforts du Comité des Huit ; aussi, leur action fut-elle à peu près nulle, car ils se bornèrent à adresser une requête à l'Electeur pour l'in-

téresser au sort des protestants demeurés en France. Les réfugiés d'Angleterre, subissant l'influence du Comité des Dix, ne furent pas moins timides. Ceux de Suisse furent les seuls à ne pas faiblir et donnèrent pleins pouvoirs au Comité de La Haye. Le mal n'en était pas moins sans remède : la désunion des Eglises du Refuge permettait aux princes protestants de n'accorder à leurs revendications qu'une importance secondaire, et la résolution du Comité des Dix, qui renonçait à la protection des puissances étrangères, autorisait Louis XIV à ne souffrir aucune immixtion de ces dernières dans les affaires intérieures de son royaume. C'est ce qui arriva.

La guerre avait épuisé les combattants. Louis XIV offrit la paix, mais en réalité il devait en dicter les termes. Le Congrès s'ouvrit à Ryswick le 9 mai 1697. Dès les premières conférences, il fut manifeste que les protestants étaient sacrifiés. La trahison de Guillaume d'Orange fut complète. Dans les mystérieuses négociations de Hall, Louis XIV et lui s'abandonnèrent mutuellement, le premier, les Stuarts, le second, les réfugiés. Guillaume même ne se contenta pas de fouler aux pieds ses promesses : en recouvrant la principauté d'Orange, il poussa la complaisance envers Louis XIV, jusqu'à s'engager à n'y point donner asile aux protestants français. Pendant que l'ancien Stathouder abandonnait sans pudeur les instruments de son étonnante fortune, les membres du Comité des Huit redoublaient d'efforts auprès des ambassadeurs des puissances protestantes réunies à Ryswick. Ceux-ci, cédant à

leurs prières, rédigèrent un mémoire(1) en faveur des persécutés; mais ce fut une intercession pour la forme, car ce mémoire ne fut remis aux ministres du roi de France qu'après la signature de la paix (20 septembre 1697). Louis XIV, qui avait reçu des protestants restés en France une requête(2) conçue dans des termes admirables, se montra très-irrité de la démarche des plénipotentiaires auxquels il fit faire cette réponse hautaine : qu'il ne se mêlait pas de ce qui se passait chez ses voisins, et qu'il ne consentirait pas même à la rentrée des fugitifs, rebelles dignes des dernières rigueurs(3). La seule concession arrachée aux ambassadeurs de Louis XIV fut la promesse de remettre en liberté les quatre pasteurs de la principauté d'Orange(4),

(1) *Mémoire de la part des Alliez de la Religion protestante, en faveur des Réfugiés français, présenté au médiateur par Son Excellence monsieur le Comte de Pembroke, ambassadeur d'Angleterre, le 9/19 septembre 1697 (Actes de la paix de Ryswick, La Haye 1699, III, p. 94 et suiv.)*

(2) *Requête présentée au Roi de France par les Protestants qui sont dans son Royaume, que l'on a contraints ci-devant d'embrasser la Religion romaine, imprimée le 3. septembre 1697 (Ibid., II, p. 512 et suiv.)*.

(3) Sur ces négociations, Cf. Fr. Puaux, *Essai sur les négociations des Réfugiés pour obtenir le rétablissement de la Religion réformée au traité de Fyswick (Bull. prot., XVI, p. 257 et suiv. ; 305 et suiv. ; O. Douen, Les premiers Pasteurs du Désert, II, p. 274 et suiv.)*.

(4) Chion, Gondrand et Petit, pasteurs à Orange ; Aunet, pasteur à Courthezon, furent arrêtés au mois d'octobre 1685 et enfermés au château de Pierre-Encise de Lyon (Cf. *Larmes de Jacques Pineton de Chambrun*, 3^e édit, Paris 1864, p. 103). — Les Synodes wallons ne cessèrent de les secourir pendant tout le temps de leur captivité, et les recommandèrent particulièrement à Guillaume III (*Actes du Synode de Nimègue*, 1693, art. LXI). — Ils furent mis en liberté le 26 novembre 1697, après douze ans et un mois de prison (Voir leur lettre à Piélat, pasteur de l'Eglise wallonne de Rotterdam : *Larmes de Chambrun*, p. 260 et suiv.). — Gondrand et Chion mou-

ainsi que les protestants français pris sur les vaisseaux anglais (1).

Daniel de Superville fut chargé de célébrer, dans la chaire de Rotterdam, cette paix sur laquelle avaient été fondées tant d'espérances. Malgré les tristes réalités de l'heure présente, il commenta ces paroles du prophète Esaïe (LII, 7) : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux « qui annoncent la paix, » et son sermon fut un cri suprême « d'espoir. « Il compara ces premières lueurs d'espérance « pour le monde et pour les réfugiés, aux premiers mo- « ments de l'aurore où le jour va se lever, mais où les ténè- « bres ne sont pas encore dissipées. Le voyageur qui se lève « se réjouit de voir les premières pointes de la lumière qui « commencent à percer la noirceur des nues ; il regarde « derrière lui une longue et épaisse nuit qui commence « à plier ses voiles, et les ténèbres qui vont fuir. Il anticipe « par l'espérance la venue du soleil qui va luire, et il se pré- « pare à jouir de la lumière avec joie (2). » Superville, comme tous ses frères, ne devait pas tarder à être cruellement désabusé. Le soleil ne se leva pour personne, car la paix ne fut que passagère ; encore moins se leva-t-il pour les persécutés !

Leur condition, loin d'être améliorée, fut encore aggravée

rurent peu après leur élargissement. Petit mourut pasteur à Berlin, en 1716. Nous ne possédons aucun renseignement sur Aunet.

(1) *Actes de la Paix de Ryswick*, III, p. 173 et 174.

(2) A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger*, Paris 1853, II, p. 100 et 101.

par les négociations de Ryswick. La colère de Louis XIV contre les plénipotentiaires retomba sur les malheureux réformés, et la persécution, qui s'était quelque peu ralentie, reprit avec plus de violence que par le passé. A la nouvelle du rétablissement du culte protestant à Orange, les réformés du Languedoc s'y rendirent en foule; deux déclarations du roi des 23 novembre 1697 et 13 janvier 1698 défendirent ces émigrations, et les fugitifs, arrêtés au passage, furent frappés avec la dernière rigueur(1). Un édit du 13 avril 1698 confirma solennellement la révocation de l'Edit de Nantes et enleva tout espoir de retour aux réfugiés. Ceux-ci qui, dès l'ouverture des conférences de Ryswick, n'avaient pu se méprendre sur les sentiments des alliés à leur égard, étaient préparés à ce dénouement. Les protestants de France, au contraire, n'avaient pu se résigner à croire qu'ils seraient seuls exclus de la paix générale(2); au désespoir des premiers jours succéda une résolution héroïque : la guerre des Camisards, désormais inévitable, allait bientôt éclater.

Basnage écrivit ses belles *Lettres pastorales sur le*

(1) Du 13 juin au 28 octobre 1698, 101 hommes furent, pour ce fait, condamnés aux galères perpétuelles, et 33 femmes à cinq ans de prison et 3,000 livres d'amende (*Bull. prot.*, XII, p. 233 et 234).

(2) Le 22 septembre 1697, dans une assemblée de plus de 4,000 personnes, tenue à La Roche de Nesle, près Saint-Maixent, le prédicateur « exhortait le peuple » à la persévérance, lui assurant que bientôt il pourrait relever ses temples de « leurs ruines. Le bruit court, ajoutait-il, que la paix est signée, mais cela n'est « pas, et elle ne se fera point sans que la religion soit rétablie. » La signature de la paix, conclue deux jours auparavant, ne pouvait pas être encore connue en Poitou (Cf. A. Lièvre, *Histoire des protestants du Poitou*, II, p. 205).

renouvellement de la persécution. Daniel de Superville, qui avait, à plusieurs reprises, consolé et fortifié son ancien troupeau de Loudun et ses frères de France par des lettres et des sermons manuscrits (1), publia *les Devoirs de l'Eglise affligée*, recueil de douze lettres qui parurent, la première le 6 novembre 1698, et les suivantes le 15 de chaque mois (2). L'auteur nous apprend, dans l'Avertissement placé en tête du livre, qu'il s'était d'abord proposé

(1) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 204.

(2) *Les Devoirs de l'Eglise affligée*, — *Lettres à tous ceux qui ont part à la ruine des Eglises Réformées de France* (Rotterdam, chez Abraham Acher, 1699, petit in-8°). Sans nom d'auteur. — En 1729, d'après le *Journal littéraire de La Haye* (XIII, p. 205), « on n'en trouvait plus d'exemplaires. » Nous avons la preuve de ce fait dans les renseignements erronés que donne, relativement à ces lettres et dans ce journal même, l'auteur du *Mémoire touchant la vie de M. de Superville* (renseignements reproduits par tous les biographes du pasteur de Rotterdam : Chauffepié, *Nouveau dictionnaire historique et critique*; Michaud, *Biographie universelle*; Hoefer, *Biographie générale*; Haag, *France protestante*, etc.), et suivant lesquels ces lettres auraient été écrites en 1691-1692. Le détail suivant aurait suffi à réparer cette erreur. Antoine Court (*Histoire des Camisards*, I, p. 42) cite, à propos du procès de Claude Brousson, « les lettres de M. de « Superville, pasteur de Rotterdam, sur les devoirs de l'Eglise affligée, lett. II, p. 56, en date du 15 décembre 1698 » (c'est l'extrait que nous publions en appendice de ce travail). — Il ne saurait être question d'une réédition, à cette époque, de lettres publiées sept ans auparavant, car c'est seulement au mois de décembre 1698 que Superville pouvait parler du martyre de Claude Brousson, qui avait eu lieu le 4 novembre précédent; de plus, c'est de cette même année que partent nécessairement les douze ou treize ans (2^e lettre, p. 35 et 52) qui se sont écoulés depuis la ruine des Eglises de France; enfin, les allusions à la paix de Ryswick sont nombreuses. — Nous avons vainement cherché ces lettres dans les principales bibliothèques d'Europe (en France : Bibliothèques Nationale, Sainte-Geneviève, Mazarine, de l'Institut, de l'Arsenal, de la Sorbonne, de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (Paris); de la Faculté de théologie de Montauban. — En Hollande : Bibl. de Leyde, Amsterdam, Rotterdam, La Haye, Utrecht et Harlem. — En Suisse : Bibl. de Genève, Bâle, Berne, Zurich, Lausanne

d'écrire un traité sur les « afflictions présentes de l'Eglise, » et non des lettres; mais que la difficulté d'introduire en France un livre même de dimensions moyennes, le détermina à changer la forme de son écrit et à le donner peu à peu. La première lettre partit revêtue du titre de l'ouvrage, et les destinataires devaient constituer le volume en en réunissant les parties. Ce mode de publication et les dangers divers auxquels étaient exposés les livres portés aux assemblées du Désert expliquent suffisamment l'extrême rareté de ce recueil, dont nous n'avons retrouvé que les deux premières lettres (des 6 novembre et 15 décembre 1698). La plus pure piété huguenote, nourrie de la moëlle de l'Ancien Testament, anime ces pages, dont voici les principaux fragments :

LETTRE PREMIÈRE

De la triste ruine des Eglises Réformées de France. Que nôtre premier Devoir est de ne la pas oublier. Que la circonstance particulière de la dernière Paix, faite sans aucun changement favorable pour nous, nous oblige tous à renouveler nôtre douleur et notre repentance.

Chers Frères affligés, persécutés, dispersés; résidu de nôtre Jérusalem; vous tous qui êtes malades de la froissure de Jo-

et Neuchâtel.— En *Angleterre* : Bibl. du British Museum (la plus riche du monde en livres protestants), d'Oxford, de Cambridge et d'Edimbourg. — En *Allemagne* : Bibl. des dix-huit Facultés de théologie protestante (y compris celle de Dorpat) et bibl. de Berlin, Stettin, Darmstadt et Munich. — En *Bohême* : Bibl. de Prague. — En *Belgique* : Bibl. de Bruxelles. — En *Danemark* : Bibl. de Copenhague. — En *Suède* : Bibl. d'Upsala et Stockholm. — En *Italie* : Bibl. de l'école vaudoise de théologie de Florence). Nous nous sommes adressé également à un grand nombre de collections particulières. — Les deux lettres que nous avons entre les mains font partie de la riche bibliothèque de M. Henri Lutteroth.

seph..... le désir que j'ai de contribuer à votre relèvement, à votre sanctification et à votre consolation, m'oblige à r'ouvrir d'abord vos blessures, et à rappeler la mémoire douloureuse de nos communs malheurs et de nôtre désolation.... Nôtre Jérusalem a été et n'est plus. Mais il n'y a pas assez longtemps qu'elle étoit encore en sa gloire, pour que nous en ayons perdu le souvenir. Rapellons seulement les jours de nôtre jeunesse, ces jours où nos Troupeaux païssoient sous la houlette de leurs propres Bergers. Nous étions un camp d'Israélites repus de manne et abbruvéz des eaux saillantes au milieu d'un désert. Dieu lui-même marchoit avec nous, sa lumière nous conduisoit, et la nuée de sa Providence nous servoit de couverture. Environnéz d'ennemis, nous subsistions cependant par le miracle continuel de sa protection..... « Quelle étoit la Nation qui eût
« son Dieu plus près de soi que nous, dans toutes les choses
« sur lesquelles nous l'invoquions (1) ? » Ne nous avoit-il pas donné son Christianisme tel que Jésus-Christ l'a fait et que ses Apôtres l'ont enseigné ? Etoit-il en aucun lieu du monde plus pur, plus saint, plus brillant de sa propre lumière ? Manquions-nous d'Etoiles lumineuses dans le Ciel de nôtre Eglise ? C'étoit parmi nous qu'étoient nés les Auteurs de la plus pure Réformation. Rome n'a jamais été combattue avec plus de succès que par les hommes vaillants d'entre nos Tribus.

Le sang des Martyrs avoit été la semence de nos Eglises ; et notre Religion, malgré les fureurs des guerres, les cruautés des persécutions et les violations fréquentes des Edits, sembloit renaître toujours comme un Phénix de ses cendres. Mais quelle funeste opposition de nôtre bonheur passé, à nôtre malheur présent ! Triste souvenir, que nous ne rappellons que pour vous mieux faire connoître vos pertes et la colère de Dieu ! Nôtre Patrie n'offre presque plus rien à nos yeux de ce qui fai-

(1) Deutér., 4.

soit nôtre gloire il y a vingt ans.... Aujourd'hui c'est une Egypte couverte de ténèbres....., une Egypte où il n'y a pas la moindre petite « Gossen » ; une Egypte « où nul Israélite n'a la liberté « de servir son Dieu, et dont il ne leur est pas permis de sortir « pour aller rencontrer l'Eternel, quand même ce seroit en laissant là tout leur bétail et leurs biens (1). »

« Il n'y a plus de Prophète, ni de Voyant » en tout le pays ; ou s'il y en va quelqu'un, aussitôt « on cherche son âme », on met sa vie à prix.... « Nôtre lumière est changée en ténèbres, nos fêtes solennelles en deuil, et nos cantiques en lamentations »(2)... On a détruit ou consacré à la superstition tous nos Sanctuaires. Nôtre Jérusalem, dans un état si lamentable, n'a pas moins sujet de dire que l'ancienne : « Vous tous passans, contemplez et voyez s'il y a douleur, comme ma douleur (3).....

Nous ne regrettons pas les pierres et les murailles. Mais nous regrettons nos lumières éteintes, le chandelier transporté, nos Professeurs, nos Docteurs, nos Pasteurs, qui chassés loin de leurs propres brebis, dispersés dans les différentes parties du monde, meurent peu à peu les uns après les autres, en éclairant encore à la vérité, mais en éclairant des lieux étrangers qui avoient déjà la plupart assez de lumière, pendant que le royaume, dont ils devoient être les flambeaux, est dans les ténèbres .. Ce malheureux Pays, que nous aimerions encore s'il étoit moins cruel pour nous ; cette marâtre plutôt que mère, qui a maltraité un si grand nombre de ses enfants, ne veut point sentir sa perte pour la réparer. Elle se vante aujourd'hui des victoires de son Prince, de la gloire que ses habitans ont acquise dans les armes, et de certaines ombres de prospérité, dont elle ne retire pas dans le fonds un grand

(1) Exode, 10 et 12.

(2) Amos, 8, 10.

(3) Lam., 1.

fruit. Mais elle ne pense pas qu'elle a beaucoup plus perdu, depuis douze ou treize ans, qu'elle n'a gagné. Dieu s'est éloigné, la vérité s'en est allée, la lumière a extrêmement diminué, un grand nombre de justes sont sortis de son sein, une grande partie du sel de sa terre n'y est plus : Funestes présages pour elle ! trop légitime sujet de craindre, si elle étoit-capable de bien connoître les vrais malheurs !.....

..... Nos malheurs seront désormais l'exemple des siècles à venir. Dieu nous met en montre à toute la Terre. Scilo fut autrefois donnée pour leçon à Jérusalem, et Jérusalem n'en fut pas plus sage. Elle ne put même être corrigée par ses propres malheurs ; et Scilo et Jérusalem détruites devinrent les monumens terribles de la vangeance de Dieu. Si les Eglises Chrétiennes eussent su profiter de l'exemple du Peuple Juif, l'Asie et l'Afrique ne seroient pas presque couvertes de ténèbres. Si nous-mêmes nous eussions su craindre un sort semblable à celui de tant de florissantes Eglises qui ont été détruites, nous ne nous verrions pas en l'état où nous nous trouvons. Peut-être que ceux qui viendront après nous, profiteront mieux de nos châtimens que nous n'avons fait de ceux des autres. On n'aura plus que faire, pour montrer que notre Dieu est un feu consumant, de remonter jusqu'à l'Eglise Judaïque. On ne cherchera plus même Ephèse, Smyrne, Laodicée, ni tant d'autres Eglises dont le Christianisme ne subsiste presque plus que dans l'histoire. Ce seront les Eglises de France qu'on citera. Nos malheurs plus frais et plus prochains, et pas moins tristes, instruiront mieux l'avenir.

Pourquoi nôtre ruine n'instruira-t-elle pas cette génération ici, avant que d'instruire la postérité ? C'est à vous, mes chers Frères, qui en avez été les spectateurs, les témoins, et qui en sentez encore les suites, à en profiter les premiers. Mais comment en profiter si on l'oublie, si l'on craint de se rapeller ces fâcheuses idées, si on s'accoutume à tout ce que cette ruine a d'affreux, et si l'on s'ennuye de s'en affliger ?.... L'Etranger dé-

tourne ses yeux et ferme ses oreilles pour n'être plus frappé d'un événement qui l'a d'abord étonné, et attendri. Le Réfugié tâche d'oublier dans de nouveaux établissemens et sous un Ciel plus doux la punition passée des fautes de ses Pères, et des siennes. Plusieurs des nouveaux Réunis, comme on les appelle, ne se souviennent que foiblement de tout ce qu'ils ont perdu : Contens peut-être si on leur accordoit le moindre petit relâche, et si on leur laissoit un squelette de Religion et un fantôme de liberté, par quelque tolérance de leurs sentimens secrets et cachés..... Le souvenir de nos malheurs sera toujours utile et nécessaire : nécessaire aux tombés pour se relever ; aux affligés pour les porter à travailler avec plus d'effort à regagner la faveur de Dieu ; aux Réfugiés pour se convertir, s'humilier, s'affermir en la foi, avancer leur sanctification, et éloigner toutes les pensées du retour.....

Si la Paix avoit apporté quelque heureux changement à nôtre condition ; si après avoir semé long-temps en larmes, nous moissonnions présentement avec chant de triomphe, ce ne seroit pas le temps, je l'avoüe, de réveiller nos tristes idées. Du moins il ne faudroit se retracer les malheurs précédens que pour bénir d'autant plus Dieu qui nous en feroit voir la fin... Mais la tempête continue, la persécution se renouvelle. Quand nous voudrions oublier nos maux, nos ennemis ne nous le permettent pas. Leurs malices r'ouvrent nos playes, au lieu de les fermer : « Sion ne cesse de pleurer de nuit, et ses larmes sont sur ses joues » (1). Nous venons donc mêler nos larmes avec les siennes. Nous renouvellons nos plaintes, parce que ses maux recommencent et redoublent... La Paix n'a rien apporté de bon pour les Réformés de France, leur condition par cela même est devenue plus fâcheuse, et les nouvelles persécutions qu'on leur

(1) Lam., 1, 2.

fait depuis, réveillent trop nôtre douleur pour que nous puissions nous taire.

Nous lisons au I^{er} chap. de Zacharie que ce Prophète eut une vision, dans laquelle « ceux que l'Eternel avoit envoyés çà et là par la Terre, dirent à l'Ange de l'Eternel : Nous avons été çà et là par la Terre, et voici toute la Terre est habitée, et est à repos. Alors l'Ange de l'Eternel répondit, et dit : Eternel des Armées, jusques à quand n'auras-tu point de compassion de Jérusalem ?... Il vouloit dire : Seigneur, n'y aura-t-il que ton Peuple qui sera toujours dans la désolation, pendant que le reste de la Terre est en paix ? L'Eglise Réformée de France, et ceux qui ont son intérêt à cœur parlent aujourd'hui de même. Ils voyent la Terre en repos, la Guerre a cessé, la Paix s'est rétablie parmi les Princes Chrétiens ; mais la Religion Protestante gémit de voir ses enfants dans la souffrance, et dont la dernière condition devient pire que la première. La voix de l'Eglise est à présent plus que jamais comme celle de Rachel en Rama, pleurant ses enfants, sans vouloir être consolée.....

Mais quoi, est-ce que nôtre œil est malin de ce que Dieu est bon envers plusieurs Peuples ? Devons-nous être fâchés de la Paix, à cause que nous n'y avons point de part ? Non sans doute ; Dieu nous garde de cette pensée. Jugemens de Dieu que vous êtes terribles, mais que vous êtes adorables ! Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres.

I. Nous n'avons point eu lieu de nous assurer pleinement que la Guerre nous procureroit un rétablissement, et que la Paix du monde seroit notre Paix. C'est un grand mal que de se former des espérances qui n'ont pas de fondemens suffisans, et puis se plaindre de Dieu et des hommes, comme s'ils nous avoient trompés (1). Montrez-moi que Dieu vous eût promis de vous délivrer en tel temps et par tel moyen ? S'il n'a pas été l'Au-

(1) Accuser Dieu était coupable ; mais les hommes ?.....

teur de vos espérances, pourquoi voulez-vous qu'il en fût l'exécuteur ? et pourquoi vous prendre à lui de ce que vos pensées se sont évanouies, comme les songes trompeurs, par un réveil subit et fâcheux ? Les hommes ne seroient presque jamais si déconcertés qu'ils le sont dans les malheurs..... s'ils n'avoient point attendu de la Providence plus qu'elle ne leur doit, et des événemens plus que le cours ordinaire..... Les dispersés croyaient déjà entendre la voix qui crie : « Consolez, consolez mon Peuple, rassemblez-moi mes bien-aimés, et qu'on s'en « retourne (1). » Les oppressés croyaient déjà voir le cœur de leur Prince changé, et le joug ôté de dessus leurs épaules.... De si douces espérances flattoient agréablement. Mais à dire le vrai, de telles espérances ne supposoient-elles pas que Dieu alloit faire des miracles en notre faveur, plutôt qu'elles n'étoient fondées sur les voyes ordinaires de Dieu, et surtout sur ses voyes envers des peuples coupables, qui n'ont pas profité de ses châtimens ? Ces espérances étoient mal conçues, puisqu'elles n'étoient pas bâties sur une véritable réformation de notre Jérusalem.

..... Dieu a rejeté nos prières, parce que nous avons rejeté ses remontrances, et que le plus grand nombre de nos Réformés ne s'est point véritablement amendé. En vain cherchons-nous la cause de nos maux ailleurs qu'en nous-mêmes..... Sachons que la durée de la colère de Dieu ne vient que de la continuation de notre impénitence, et que nous avons tout lieu de craindre que la première ne cessera point, que l'autre n'ait pris fin.....

II. Disons donc, en second lieu..... que le malheur que nous avons eu de n'avoir aucune part dans la dernière Paix, est un malheur qui peut produire plusieurs bons effets pour notre

(1) Es, 40 ; Ps, 50 ; Dan, 9.

salut..... Les fausses espérances amusent l'esprit et le cœur. Une âme qui se promet trop des causes secondes, ne s'attache pas assez à Dieu. Ceux d'entre les Réfugiés qui étoient toujours prêts à lever le pied pour partir, attendans seulement la première nouvelle d'adoucissement, étoient-ils dans une assiette d'esprit assez tranquille pour bien travailler à leur salut ? Les esprits inquiets sont comme le poulmon, dans un mouvement perpétuel ; les maladies en sont toujours dangereuses et presque incurables. D'autre part, ceux qui temporoient en France, attendans la Paix, étoient-ils dans le véritable état où il faut être pour donner gloire à Dieu ? Les uns et les autres sont maintenant détrompés. Les événemens nous expliquent ce que Dieu veut : c'est que les premiers demeurent dans leurs aziles..... et que les derniers se hâtent de chercher leur propre sûreté ; « Sortez de Babylone mon peuple..... (1) » Nous aurons recours à la conversion comme à notre dernier ancre, et ce sera le moyen de sauver le vaisseau.

III. Ainsi, chers Frères, qui que vous soyez, souffrez que renouvellans aujourd'hui nos instances et nos exhortations nous vous appellions encore aux larmes, au deuil, à l'humiliation, à la repentance. Est-ce que vous, surtout, qui êtes encore dans la captivité, n'avez pas aussi sujet de répandre encore des larmes ?..... Voulons-nous que Dieu se souvienne de nous, souvenons-nous de lui et de nous-même. Notre oubli a été la cause du sien..... Cherchons dans la parole de Dieu quels sont les péchés que Dieu a coutume de punir, en ôtant son Chandelier, et voyons si ce ne sont pas les nôtres. Ne dites point : je me suis déjà repenti, j'ay demandé pardon à Dieu de ma négligence, de mes péchés, de ma chute. Sans doute que nous ne l'avons pas fait

(1) Apoc., 18.

encore asses, et que la repentance, le relèvement, la réformation ne sont pas assez entières et assez générales parmi nous.

Nous avons contribué chacun pour nôtre part à la ruine de nos Eglises. Travaillons donc tous à nous corriger. Je n'exempte ni le Réfugié, ni celui qui est encore dans la persécution. Que l'un ne dise point : ma sortie fait voir ma repentance et me dispense de verser de nouvelles larmes. Que l'autre ne dise point : mes souffrances m'ont assez fait gémir, nos maux nous humilient assez. Tout cela n'est rien, si vous n'êtes changés, et véritablement sanctifiés : Et il y a encore beaucoup à faire pour tous.

Quand nôtre maison brûle, il est inutile de crier : nous sommes perdus, il faut courir à l'eau pour éteindre l'embrasement. Ne vous plaignez point sans rien faire. Ne demandez point simplement à Dieu : « Jusques à quand ta colère s'embrasera-t-elle comme un feu ? » (1) Mais courez à la repentance ; puisez-y de l'eau abondamment ; et tandis que cette colère pousse son feu, portons tous nos larmes pour l'éteindre..... le fardeau de la repentance doit être pour toutes les épaules, la tâche est pour tous.....

DEUXIÈME LETTRE

Second Devoir de l'Eglise affligée, se souvenir de la chute de nos Troupeaux, et s'en faire encore aujourd'hui un sujet de douleur, de repentance et de crainte. Considérations sur la généralité et la promptitude de la chute. Réflexion sur le Martyre de M. Brousson (2).

Chers Frères affligés, persécutés, dispersés ; Restes de nos Eglises... .. S'il est nécessaire de se souvenir de la ruine de nos

(1) Ps. 79.

(2) Voir l'Appendice.

Eglises, et de l'état de ces Eglises détruites, dont les masures semblent devoir être de perpétuelle durée; il n'est pas moins juste de se souvenir de la chute de nos Troupeaux. S'il est utile de s'affliger des jugemens de Dieu et de nos malheurs, il n'est pas moins nécessaire de s'affliger d'une infidélité, qui est quelque chose de plus triste et de plus étonnant que la persécution et la désolation que nous avons soufferte. Ainsi après vous avoir présenté notre destruction pour premier motif d'humiliation et de repentance, je remonte à présent jusqu'à la chute générale.

..... La chute de nos Troupeaux est un évènement qui subsiste dans le souvenir de Dieu et dans celui des hommes; dans la mémoire de nos ennemis qui s'en moquent, dans celle de nos frères des autres Pays qui s'en scandalisent, dans celle des Pasteurs qui ne peuvent s'en consoler, et dans celle de nos vrais Pénitens qui ne l'oublieront jamais. Elle subsistera éternellement dans l'histoire. Ce sera une note d'infamie, que nous ne laverons jamais pleinement. Enfin c'est un crime qui subsiste encore dans ses suites et dans ses effets. Premièrement parce qu'il y a diverses personnes qui demeurent sans se relever, quelques-unes ayant donné dans la superstition, d'autres ayant pris le parti de dissimuler, et continuans à être lâches et temporisateurs. Secondement, parce que nos ennemis comptent tous ceux qui sont en France, et qui ont signé, pour « nouveaux Réunis, nouveaux Convertis, » comme on les appelle....

Souffrez donc, mes chers Frères, qui que vous soyez, que nous vous rapellions le souvenir de cette désertion générale.... Etes-vous de ceux qui pleurent ? n'importe, ne craignez point de renouveler vos larmes. Etes-vous de ceux qui sont relevés ? examinez si votre relèvement a été assez sincère et votre repentance assez profonde. Etes-vous de ceux même qui sont sortis pour mieux réparer leur chute ? il vous est utile de vous abattre encore devant Dieu, de temps en temps, à la pensée de votre faute. Enfin êtes-vous de ceux qui sont encore dans la tentation,

et encore foibles, tièdes, timides, insensibles ? Pensez que c'est à présent le temps de vous réveiller.

La chute a été presque générale. Les exceptions ont été en petit nombre. « Il en est arrivé comme quand le moissonneur cueille les bleds, et avec son bras moissonne les épis. Il n'y est demeuré que quelques grappillages, comme quand on secoüe l'olivier, et qu'il en reste deux ou trois olives au bout des plus hautes branches (1). » A peine, en plusieurs lieux, étoit-il resté assez de personnes debout pour reprocher aux autres leur infidélité. A peine y avoit-il assez de témoins, exempts eux-mêmes de toute faiblesse, pour annoncer aux autres ce qu'ils avaient vû et ce qu'on n'auroit jamais crû. Plus heureux, si l'on avait pû s'en taire, et cacher nôtre honte ! « ne l'aller point dire en Gath, et ne le point publier dans les places d'Askelon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent (2). » Je sais qu'en d'autres temps on a vû des révoltes nombreuses. Quelque ferme que fût la foi de nos Pères au prix de la nôtre, ils n'ont vû que trop d'apostats ; et quelque efficace qu'eût l'Evangile sur les premiers Chrêtiens, en comparaison de celle qu'il a sur nous dans cette lie des siècles, ils n'ont pas laissé de pleurer quelquefois un grand nombre de tombéz. Témoins ceux d'Alexandrie, qui succombèrent après la publication de l'Edit de Décius, comme Saint Denis d'Alexandrie s'en plaint dans une de ses Epîtres que nous trouvons dans Eusèbe (3) ; et témoins ceux qui ont fait le sujet des plaintes et des regrets de Saint Cyprien. Mais la désertion de nos jours a envelopé les Eglises entières, d'une manière peut-être encore plus générale que ne fit celle qui arriva du temps de ce Saint Evêque. Qu'il est douloureux, qu'il

(1) Es. 17. 5,6.

(2) 2 Sam., 1.

(3) Eus., l. 6, ch. 41.

est honteux de donner un des plus grands exemples de foiblesse qu'ait jamais vu le Monde Chrétien ! La médecine ne doit pas être moindre que le mal. La repentance de tous, le relèvement de tous, doit être la réparation de cette ruine presque universelle.

La généralité de la chute ne doit point servir d'excuse à chaque tombé. Je n'ai rien fait, dira-t-on, que ce qu'ont fait un million d'autres. J'ai succombé, mais ma foiblesse n'est-elle pas, sinon justifiée, au moins excusée par l'exemple de presque tous ?

C'est ainsi qu'on se cache dans la foule, qu'on se met derrière la multitude, et qu'on prétend presque à l'impunité, à cause du grand nombre de ses complices. Vaine excuse. La foule n'empêche pas de périr.... Une faute, pour avoir été commune à presque tout un Peuple, en est-elle moins personnelle dans chaque particulier ?... Vous avez péché en compagnie, « séduisants et étant séduits », précédés par les uns, suivis par les autres. Ce que vous aviez reçu, vous l'avez malheureusement donné. D'autres vous avoient infectés par leur mauvais exemple, et vous avez fait passer plus loin cette contagion par vous-mêmes. Grand sujet de douleur ! Notre Dieu en a été plus offensé ; ç'a été comme un complot pour mal faire, une révolte concertée, une conspiration générale contre lui. L'iniquité a été multipliée, le scandale a été excessif.

La généralité de la chute a été et est encore une source inépuisable de larmes pour les vrais Pasteurs. Nous nous affligions autrefois lorsqu'une seule de nos brebis nous étoit dérobée... Lorsque nous voyions tomber quelques-uns de ceux qui avaient brillé dans nos Eglises, nous en étions surpris et scandalisés. Leur chute, semblable à celle de ces feux trompeurs que l'on prend pour des étoiles attachées au firmament, et qui ne sont dans le fonds que des météores formés d'exhalaisons terrestres et élevez seulement dans la première région de l'air : leur chute, dis-je, ne laissoit pas de nous affliger. Nôtre âme en étoit émue

et ébranlée. Mais quelle a dû être nôtre douleur dans une désertion générale, où tout a paru bouleversé, et où il sembloit que les « Etoiles mêmes du Ciel » tomboient ?..... J'avoue que le temps, et beaucoup plus que le temps, l'arrivée d'un grand nombre de nos frères vers nous, et le relèvement d'un plus grand nombre en France, même, ont essuyé une partie de nos pleurs, consolé nos âmes et récréé nos entrailles. Mais comment nos larmes pourroient-elles cesser de couler, si vos malheurs, vos périls et nos craintes pour vous n'ont point cessé, et ne paroissent pas prêtes à finir ? Nous avons pleuré pour la chute de tous ; et tandis que l'ennemi gardera encore quelques-unes des conquêtes qu'il a faites, nous les lui disputerons toujours par nos soupirs et par nos prières devant Dieu, si nous ne pouvons autrement lui aller arracher sa proie..... Brebis égarées quand achèverez-vous de revenir ? Quand est-ce que nous vous serrons entre nos bras... ?

Je fais encore une réflexion sur l'universalité de la chute ; c'est que pour la réparer, chacun, même ceux qui sont demeurés debout, doivent pleurer la faute de leurs frères ; et chaque tombé doit gémir, non-seulement pour son propre péché, mais pour le péché d'autrui. ... Y a-t-il quelqu'un qui n'ait « son mort dans sa famille ? » Quelqu'un de nous qui n'ait ou frère, ou fils, ou parent, ou ami parmi ceux que Rome compte pour siens ?... Pleurons, mes frères, de ce que « l'abomination a été placée au lieu saint ; (1) » de ce que tant de personnes qui étoient les vaisseaux du Sanctuaire et les Temples du Saint-Esprit, ont été des vaisseaux profanés, au moins pour un temps ; des Temples pollués, où la superstition a arboré ses Enseignes. Pleure, fidèle, de ce que tu as vû ceux qui devoient être inébranlables comme des Cèdres, couchés par terre comme de foibles roseaux... Toi qui est relevé, pleure sur ceux qui ne le sont pas

(1) Matth. 24.

encore. Pleurons sur le tombeau de nos amis, de quelques Lazares déjà puants, qui ne ressuscitent point. Les Pères ont cru qu'il n'y avoit rien de plus utile et de plus nécessaire pour la conversion, et la réconciliation des grands pécheurs, que de tâcher d'obtenir de Jésus-Christ leur résurrection par les larmes de toute l'Eglise. Quand le Seigneur eût vû la veuve de Naïn qui pleuroit son Fils unique, il « fut ému de compassion envers elle, et lui dit, ne pleure point. » Il toucha le cercueil, il appela le jeune homme, et l'ayant ressuscité « il le rendit à sa mère (1). » Saint Ambroise disait là-dessus que cette mère étoit une figure de l'Eglise, et de ce que l'Eglise fait pour les pécheurs (2)..... Heureux si les larmes de l'Eglise pouvaient être efficaces aujourd'hui pour la résurrection de tous nos frères, et si Jésus-Christ vouloit les rappeler tous, les relever, les rendre à leur mère, les ramener dans son Eglise !.....

La chute a été prompte, aussi bien que générale. C'est encore un motif de honte et de douleur..... Il a semblé dans nôtre déroute que le Démon n'a eu..... qu'à parler, et à dire que les ténèbres soient : et elles sont venues. On a vû un cahos affreux, une désolation générale. Les Dragons nouveaux Apôtres courent et la foi est abattue ; les Réforméz tremblants et pâles se laissent mener comme de malheureuss victimes aux Autels de la superstition. Quel sujet de honte !..... O vous qui n'avez pas encore réparé vôtre faiblesse honteuse et précipitée, imitez présentement la plûpart de nos frères, qui après avoir tourné le dos dans la déroute générale, ont ensuite repris les armes, se sont ralliés, ont recommencé courageusement le combat. Vous qui ne vous êtes pas encore relevez, secouiez enfin le joug dont on vous a chargéz, et rompez vos fers. Une repentance prompte répare une chute forcée. Mais comment excuser ceux qui ont été

(1) Luc. 7.

(2) Ambros., l. 5, in *Lucam*.

prompts à pécher, et lents à faire pénitence, faciles à abattre, difficiles à relever ? Comment excuser ceux dont treize ans semblent avoir confirmé l'esclavage ? Je demande à ceux-là : Y a-t-il prescription pour vous ? Vous a-t-on percé l'oreille en signe d'une servitude éternelle ? Avez-vous renoncé au dessein de vous affranchir ? Souvenez-vous par quelles voyes on vous a fait entrer dans la communion romaine. Détestez ces voyes de l'enfer, et si vous n'avez pas eu le courage de résister à la violence qu'on vous a faite, ayez au moins celui de vous délivrer de la servitude où vous n'avez été que trop long-temps.

Pour vous qui êtes relevés, que le passé et le présent vous apprennent à craindre, et que la crainte vous serve de préservatif contre la rechûte..... Jacob boiteux ne pouvait oublier la playe qu'il avoit reçue dans sa lutte, il en portoit les marques, et chaque pas l'en faisoit souvenir. Vous avez été grièvement blessés dans le combat que vous avez soutenu pour la foi ; que dis-je, vous avez été terrassés. Votre défaite a bien été d'une autre nature que le déboitement de la hanche de Jacob..... Ne perdez donc pas un moment la mémoire de votre chûte, et que ce souvenir vous fasse marcher avec humilité et précaution. Le seul moyen de demeurer debout, c'est de craindre toujours de tomber.

Le présent vous crie, aussi bien que le passé : « Veillez, priez, « prenez garde. » Ne vous croyez pas beaucoup plus inébranlables que la première fois. Vous êtes les mêmes hommes, vous avez à peu près le même cœur, un cœur trompeur, profond, perfide, inconstant. Vous y ferez-vous ? « Malheur à l'homme qui « se confie en l'homme ! » Si vous êtes relevés aujourd'hui, vous l'êtes par la grâce, et non de vous-même..... Si vous êtes debout aujourd'hui par foi, Dieu en soit béni ; mais ne vous assurez point pour le lendemain sur vos propres forces, en disant : « je « ne serai jamais ébranlé. » Votre fermeté n'est pas comme celle des rochers, que leur propre solidité soutient contre toute sorte

de choqs, et rend inébranlables aux vents et aux vagues. Ce n'est qu'une disposition semblable à celle de ces santéz imparfaites, qui subsistent à la vérité quelquefois long-temps, mais à force de soins et de régime..... Vous êtes au milieu des eaux, il faut presque des miracles pour vous empêcher d'y enfoncer. Il faut la même main qui soutint saint Pierre marchant sur la Mer, pour vous affermir dans vos tentations. Nous voyons qu'elles ont continué jusqu'ici ces tentations quasi plus qu'humaines; et quoi-qu'on vous flatte d'espérances d'adoucissement, jusqu'ici vos Persécuteurs ont toujours paru également acharnéz. Emprisonnemens, condamnations, Galères, cruautéz, rien n'a cessé. J'avoue que depuis que la persécution a commencé, il y a eu des momens d'intermission, comme dans les accès d'une fièvre violente. Il a semblé de temps en temps qu'on se lassoit, et qu'on vouloit reprendre haleine après vous avoir tourmenté... Mais le même dessein a toujours subsisté; et de peur que vous oubliassiez les anciens exemples, on vous en a donné de nouveaux. Est-ce que depuis la Paix on n'a pas enlevé vos enfans, rempli les Couvens de filles, les Cāchots de Prisonniers, les Galères de nouveaux captifs? De quelle manière vient-on de traiter ceux qui étoient alléz à Orange? Peut-on pousser plus loin la fureur et la barbarie, qu'on l'a fait contr'eux? Ces actions peuvent-elles être démenties par de simples promesses de douceur? Non, il n'est que trop vrai que vous avez toujours beaucoup à craindre, et que vos adversaires sont toujours prêts à revenir sur vous avec le même acharnement..... Défiez-vous de vous-même et de vos ennemis. Craignez non-seulement leurs menaces, mais leurs promesses; non-seulement leurs cruautéz, mais leurs prétendus adoucisseimens. Ne vous flattez pas trop aisément des espérances qu'ils vous donnent; espérances dans lesquelles vous donnez si aisément, et qui vous ont tant de fois trompéz; espérances plus dangereuses, peut-être, pour vôtre foi, que les rigueurs même de la persécution. Soyez en garde contre tout, et

« prenez toutes les armures de Dieu, afin que vous puissiez
« résister au mauvais jour, et, ayant tout surmonté, demeurer
« fermes (1)..... »

Quelle impression produisirent sur nos pères ces lettres admirables, dont chaque mot transperce la conscience comme une épée ? En l'état des documents, il est impossible de le dire ; mais cette impression dut être profonde. Et cependant, quelque belles qu'elles soient, nous sera-t-il permis de dire quel est, selon nous, leur point vulnérable ? Loin de nous la pensée de vouloir affaiblir cette idée si chrétienne et si protestante de la justice de Dieu, affirmée avec tant de force par le pasteur de Rotterdam ! Mais que devient dans ces lettres l'amour de Dieu ?..... Au surplus, ce que nous connaissons de l'ouvrage n'est que le commencement ; peut-être la lacune que nous signalons était-elle comblée dans les lettres postérieures ? Nous ne pouvons, par suite, que regretter encore davantage leur disparition.

(1) Ephés, 6.

CHAPITRE VI.

Guerre de la succession d'Espagne. — Désastre d'Hochstedt. — Sermon de D. de Superville. — Les Confesseurs des Galères. — Charité des Eglises wallonnes. — Superville et les Galériens huguenots. — Négociations en faveur des Galériens — Le Comité des Quatre. — Paix d'Utrecht. — Les Protestants saerifiés.

Louis XIV déchira le premier le traité de Ryswick en acceptant la couronne d'Espagne pour son petit-fils Philippe, duc d'Anjou (1700). Il méditait un plan gigantesque : la ruine de l'empire catholique d'Autriche et de la ligue protestante ; projet d'une incomparable hardiesse qui peut se résumer en ces mots : suprématie politique absolue, avec l'unité religieuse générale(1). Le roi, qui avait parlé en maître à Ryswick, ne résista pas à la tentation de braver une fois de plus l'Europe. La « grande ligue » de La Haye (septembre 1701) arma contre lui l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, l'Empire, et un peu plus tard le Portugal. Guillaume III mourut au commencement de la guerre (mars 1702) ; mais le grand pensionnaire de Hollande, Heinsius, le duc de Malborough et le prince Eugène (l'abbé de Savoie), étroitement unis par leur haine commune contre la France, le remplacèrent à la tête de la coalition. De la part

(1) Ch. Coquerel, *Histoire des Eglises du Désert*, Paris, 1841, I, p. 12.

de Louis XIV la guerre était une folie : la France se mourait d'épuisement, et le faste de Versailles était un manteau d'or jeté insolemment sur les guenilles de la Patrie. Pendant trois ans les succès se balancèrent ; mais la fortune de Louis XIV subit un désastre irréparable à Hochstedt (13 août 1704), où Tallard et Marsin, complètement défaits par Malborough et le prince Eugène, furent forcés d'évacuer la Bavière. Le prestige de la France était dissipé ; l'étoile du vieux monarque allait rapidement décliner, et cette funeste journée être suivie coup sur coup des défaites de Ramillies (1706), Oudenarde (1708) et Malplaquet (1709).

Ce ne fut qu'un cri parmi les nations coalisées : « La voilà qui vient, cette ruine si longtemps attendue ! Ce que la guerre de 1688 n'a pu faire, la guerre de la Succession l'accomplira ! (1) » Ces paroles pourraient servir d'épigraphe au sermon d'actions de grâces que Daniel de Superville prononça, le 10 septembre 1704, à l'occasion de la déroute des troupes françaises. Un sentiment domine tout ce sermon : la joie malsaine de la vengeance assouvie.

« A toute chose sa saison ; à toute affaire sous les Cieux son temps..... » Il y a des temps de larmes et des temps de réjouissance ; temps de prendre le sac et la cendre, et temps « d'oindre sa tête et de laver sa face » ; temps de crier « Hosannah, sauve je te prie », et temps de chanter : « Halleluiah, loué soit l'Eternel ! » Ce seroit vouloir forcer la nature et contredire aux ordres de la Providence, que de ne pas accommoder nos mouvemens et nos

(1) H. Martin, *Histoire de France*, XIV, p. 429.

actions à ce qui se passe, et à la différente conduite de Dieu envers nous..... Ce seroit une grande dureté, quand Rachel pleure ses enfans, quand l'Eglise est affligée, que de ne point pleurer avec elle..... Mais aussi l'on seroit ingrat envers Dieu, et l'on seroit indigne de ses faveurs, si lorsqu'il accorde à un Peuple de glorieuses délivrances ou de signalés avantages sur ses ennemis, on ne lui chantoit point de cantiques..... ; enfin si l'on n'élevoit point « d'Ebenhezer », de Monument pour Mémorial de son assistance, en disant avec Samuel : « Jusqu'en ce lieu-ci nous a secouru l'Eternel ». Chrétiens, si nous eûmes jamais l'occasion de le dire, c'est à présent et pour l'occasion qui nous assemble aujourd'hui....

Dans la Victoire n'y voyez-vous pas les merveilles de l'Eternel ? Les Chefs de part et d'autre sont habiles, intrépides, aguerris ; les Troupes bonnes et choisies. Mais l'ennemi a l'avantage des lieux ; il en a même dans le nombre des combattants ; il est si bien posté qu'on ne peut l'attaquer sans risquer beaucoup. Cependant l'Eternel, qui a résolu de nous répondre « par des choses terribles, faites avec justice, » nous fait franchir tous les obstacles. Marchez, marchez, crie-t-il par une voix secrète, par la résolution qu'il inspire aux Généraux, par le feu, le courage qu'il souffle dans le cœur des soldats. « C'est ici la Vallée de décision. » N'ayez point de peur ; j'ai livré vos ennemis entre vos mains. Ils tombent en effet sous notre pouvoir, ces adversaires insolens qui se moquoient de notre entreprise, et qui comptoient déjà sur la victoire. Leurs Troupes choisies sont renversées, leurs phalanges invincibles, leurs cohortes prétoriennes sont mises en déroute. La Terre est jonchée de leurs corps ; le fleuve qui s'oppose à leur fuite, sert de tombeau à ceux qui, saisis de peur, vont s'y précipiter..... Jamais combat n'eut de suites plus promptes et plus heureuses

pour nous que celles que nous voyons jusqu'à présent. Fasse le Ciel qu'elles continuent ! (1) »

Le cœur d'un Français se brise à l'ouïe de ces horreurs..... Est-ce bien un Français qui se réjouit ainsi de l'écrasement de son ancienne patrie ? Superville et les réfugiés sont-ils donc devenus les ennemis de la France ? Français, ils ne le sont plus, puisqu'un tyran leur a ravi leur patrie (2)..... ; mais l'objet de leur haine ce n'est pas la France, c'est Louis XIV. La personnalité de l'inique oppresseur des consciences est seule en cause..... et cependant il n'en reste pas moins que les coups et les malédictions dépassent leur but, et que la France les reçoit en plein cœur. Gardons-nous également d'une apologie et d'un anathème ; une seule chose est possible : essayer d'expliquer la conduite des exilés.

Pour le plus grand nombre, Daniel de Superville est resté le panégyriste des ennemis de la France ; pour nous, protestants français, cette heure d'égarement ne saurait lui enlever son plus beau titre de gloire, celui d'avoir été, pendant plus de vingt ans, le consolateur de nos pères les fidèles confesseurs des Galères, et, comme ils aimaient à l'appeler eux-mêmes, le « bon et fidèle pasteur de leur cap-tivité » (3). « Oh ! noble société que celle des Galères, disait

(1) « Les Merveilles de l'Eternel » (Ps. CXXXVI, 4) (*Sermons*, III, p. 47, 48, 71, 72).

(2) Cf. à cet égard la curieuse anecdote rapportée par Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, 3^e édition, IV, p. 174.

(3) Lettre du galérien Serres le Jeune à D. de Superville, en date du 17 novembre 1702 (*Papiers Court*, n^o 11, p. 443).

« Michelet. Il semblait que toute vertu s'y fût réfugiée (1). » Saintes victimes, évoquant sous la rame l'image mourante du Christ crucifié, et proclamant, pendant plus d'un siècle, l'inviolabilité de la conscience humaine, au milieu des plus affreux tourments, sur « ces machines infernales, où on « change le sort des hommes en celui des animaux les « plus vils et les plus malheureux, où on répand tous les « jours, à coups de corde et à coups de bâton, le sang des « Protestants avec toute l'inhumanité possible (2). » Pour être ainsi rivé sur le banc de la chiourme, à côté des plus vils scélérats, il suffisait — c'était la volonté du roi — d'avoir, « étant âgé de plus de douze ans, » assisté aux assemblées du Désert; et on vit, en effet, des enfants de moins de quinze ans condamnés à l'infamie du bagne, à l'« enfer éternel (3) », car Louis XIV avait décidé « qu'aucun homme « condamné pour cause de religion ne pourrait jamais sortir des Galères ». En juin 1686, le bagne de Marseille comptait déjà plus de 600 galériens huguenots; ils étaient également en grand nombre à Toulon, Bordeaux, La Rochelle, Brest, Saint-Malo et Dunkerque, et le martyre des Galères était précédé, pour ces infortunés, du supplice horrible de la chaîne, auquel beaucoup succombaient.

(1) Michelet, *Histoire de France*, XV, p. 301.

(2) Jean Bion, *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les Galères de France*, Paris, rééd. de 1881, p. 10. « Jean Bion, un « prêtre charitable, chapelain de la *Superbe*, eut le cœur brisé, s'enfuit et se fit « protestant. » (Michelet, *Histoire de France*, XV, p. 296.)

(3) Michelet, *Histoire de France*, XV, p. 295.

Il est touchant, en face de ces misères, de voir les sacrifices immenses que s'imposaient les Eglises sous la Croix, et celles des divers Refuges pour envoyer aux Martyrs des secours pécuniaires. Le protestant qui, dans les ports de mer, recevait l'argent qui leur était destiné, risquait d'aller finir ses jours à la rame; le galérien qui le distribuait, de mourir sous le bâton. Les Turcs des galères furent admirables d'abnégation; grâce à leur liberté relative, ils servirent d'intermédiaire entre le banquier et le distributeur sans jamais vouloir accepter une obole, et plus d'un expia sa charité au milieu des plus épouvantables supplices.

Les Synodes des Eglises wallonnes des Pays-Bas ne cessèrent de s'intéresser aux protestants jetés aux galères ou esclaves au Maroc ou à Alger. Le Synode d'Amsterdam (1690) désigna, pour rassembler les dons, l'Eglise de Rotterdam (1), qui partagea plus tard cette mission avec l'Eglise d'Amsterdam (2). Sur l'ordre du synode de Maëstricht (mai 1699) (3), renouvelé par les Synodes de Middelbourg (4) et Zutphen (5), une collecte générale fut faite dans le même but, et, en 1702, le Synode de Flessingue sollicita la charité du Synode Flamand envers les confesseurs (6).

Dès les premiers temps, Daniel de Superville paraît

(1) *Actes du Synode d'Amsterdam* (1690), art. XXXVII.

(2) *Actes du Synode d'Arnhem* (1696), art. XXIX.

(3) *Actes du Synode de Maëstricht* (1699), art. XXIX.

(4) *Actes du Synode de Middelbourg* (1699), art. XXVIII.

(5) *Actes du Synode de Zutphen* (1700), art. XVII.

(6) *Actes du Synode de Flessingue* (1702), art. XXXI.

avoir été désigné pour présider, dans l'Eglise de Rotterdam, à la réception et à la répartition des offrandes (1). Il se trouva mis ainsi en rapport constant avec les martyrs, et les lettres de ces derniers qui nous ont été conservées témoignent éloquemment du zèle qu'il apporta toujours à l'accomplissement de sa mission. « Nous vous sommes
« bien obligés, lui écrivait, le 14 novembre 1700, le forçat
« Bancillon, des mouvemens que vous faites pour l'adou-
« cissement des peines de nous tous, et des instances que
« vous avez résolu de faire pour la liberté de ceux de nos
« frères qui ont fini leur temps, qui ont été pris sur les
« vaisseaux étrangers..... » (2). « Il faut bien, lui écrivait
« aussi, quelques mois plus tard, le galérien Blanchard,
« que notre pauvre Société enchaînée vous tienne au cœur,
« puisque votre indisposition ne vous empêche pas de vous
« souvenir d'elle et que vous prenez la peine de nous
« écrire pour nous exhorter, nous instruire et nous con-
« soler..... » (3) La même reconnaissance éclate dans une
lettre de Serres le jeune, datée « de son cachot de la pri-
« son de l'hôpital (4) royal des forçats de Marseille » :
« Il est bien juste que je vous écrive deux mots en parti-
« culier pour vous remercier de tous les charitables soins
« que votre tendre zèle vous a fait prendre de moi aussi

(1) *Actes du Synode d'Arnhem* (1696), art. XXIX.

(2) *Papiers Court*, n° 11, p. 699.

(3) Lettre du 28 janvier 1701 (*Ibid*, p. 705).

(4) « L'hôpital des forçats de Marseille n'était point hôpital; on n'y guérissait
« pas, on bâtonnait » (Michelet, *Histoire de France*, XV, p. 295).

« bien que de mes autres frères enchaînés pour la défense
« de la vérité..... Je vous rends donc ici, mon très-
« honoré pasteur, mes très-humbles actions de grâces
« de toutes les grandes faveurs que j'ai reçues de votre
« bonté et de toutes les bonnes exhortations que votre
« affection paternelle m'a départies tant dans les lettres
« particulières dont vous m'avez fait la grâce de m'hon-
« norer, que dans les autres pieux écrits que vous avez
« consacrés à l'usage et à l'instruction des confesseurs des
« Galères..... (1). » Enfin, nous terminons ces citations
par l'extrait suivant d'une lettre du confesseur Lejeune :
« Ce n'est pas sans sujet que je me suis donné l'honneur
« de me mettre au rang de vos chères brebis, puisque vous
« avez eu la charité de vous attacher avec un soin parti-
« culier à paître, en plusieurs occasions importantes, notre
« Eglise souffrante, pour la fortifier (2). »

En même temps qu'il se consacrait ainsi « à paître l'Eglise souffrante » des galères, Superville recueillait les matériaux d'une histoire des souffrances de ces vaillants confesseurs, qu'il avait été chargé d'écrire. Il avait rassemblé à cet effet un grand nombre de lettres et de mémoires (3); mais, bien que l'ouvrage fût, paraît-il, assez avancé, il

(1) Lettre du 17 novembre 1702 (*Papiers Court*, n° 11, p. 443).

(2) Lettre du 16 août 1707 (*Papiers Court*, n° 11, p. 467).

(3) Cf. Lettre du forçat Blanchard du 28 janvier 1701. Blanchard envoie à D. de Superville des détails que ce dernier lui avait demandés sur certains supplices.

abandonna plus tard son dessein. (1). La cause de cette détermination est restée assez peu connue. Est-ce la froideur du public, comme l'insinue le *Journal littéraire de La Haye* ? Nous avons peine à le croire. Il est plus probable que Superville fut arrêté dans ses travaux par le mauvais état de sa santé et surtout par les infirmités dont il fut accablé pendant les dernières années de sa vie, et qui l'empêchèrent également de terminer plusieurs autres ouvrages, dont deux paraissent lui avoir tenu particulièrement

(1) Les documents recueillis par D. de Superville ont servi à la rédaction des listes des Galériens. La première fut dressée en exécution de l'art. 37 du Synode de Tholen (2 septembre 1709) : « La Compagnie a résolu..... de faire imprimer la liste de nos Frères confesseurs qui sont sur les Galères, et d'en envoyer des exemplaires à toutes les Eglises de ce Synode, deux fois autant qu'on envoie d'articles imprimés, afin que chaque Eglise en puisse avoir et en donner à MM. nos Frères Flamands. » (Cf. *Actes du Synode de Leeuwarden* (1710) : liste des frais). — La deuxième fut dressée le 13 novembre 1712 par Daniel de Superville (Cf. *Actes du Synode de Bréda* (1713) : liste des frais). La première liste doit être également l'œuvre de Superville. — MM. Haag (*France protestante* IX, p. 328) se demandent si « l'Histoire des Confesseurs sur les Galères » ébauchée par le pasteur de Rotterdam ne serait pas identique aux *Mémoires de Marteilhe*. L'histoire du forçat Marteilhe est une des nombreuses relations rassemblées par D. de Superville pour la rédaction de son ouvrage, mais non cet ouvrage lui-même. Ce sont des mémoires personnels, et nullement une histoire des confesseurs en général. Ces mémoires furent revus et retouchés par D. de Superville ou par son fils, qui les publia à Rotterdam en 1757. — Selon M. le pasteur Ch. Dardier (*Encyclopédie des sciences religieuses*, art. *Superville*, XI, p. 753), Court a écrit avec les papiers de Superville son *Histoire des Camisards*. Mais nous possédons (A. Court, *Histoire des Camisards*, éd. 1819, I, p. XXI) la liste des documents manuscrits dont l'auteur s'est servi, et il n'y est faite aucune mention des papiers de Superville. Il ressort, au contraire, de cette liste que A. Court avait surtout cherché les relations des témoins oculaires. (Cf. à cet égard : Ed. Hugues, *Histoire de la restauration du protestantisme en France*, Paris 1875, II, p. 389) ; d'autre part, nous savons que ces documents furent recueillis en partie par Paul Rabaut, alors jeune proposant (Ch. Co-

à cœur. Le premier devait être intitulé : *Œuvres mêlées ou Discours, Lettres, Essais sur divers sujets*; le second eût traité des *Erreurs populaires* (1).

A la décadence de Louis XIV correspond la reprise des négociations en faveur de la délivrance des Galériens huguenots et du rétablissement de l'Edit de Nantes. On a vu plus haut (p. 63 et 64) que la seule concession arrachée par les alliés aux plénipotentiaires du roi de France au Congrès de Ryswick, avait été la mise en liberté des pasteurs

querel, *Histoire des Eglises du Désert*, I, p. 406, note.) — Or, dans une lettre adressée à Basnage en date du 7 novembre 1721 (*Papiers Court*, n° 7, t. I, p. 189; *Encyclopédie des Sciences religieuses*, XI, p. 753), A. Court exprime le désir que Basnage ou Superville continue l'histoire de l'Edit de Nantes (de Benoît) à partir de 1687, surtout dans les Cévennes et le Vivarais. Ce désir ne fut pas satisfait, et Court reprit plus tard le projet pour son propre compte. En 1732, il consulta à cet effet Beausobre, Superville fils et beaucoup d'autres pasteurs réfugiés; quelques-uns applaudirent à son dessein; mais la plupart lui représentèrent qu'il y avait à craindre d'éveiller l'attention du gouvernement français et d'attirer de nouvelles persécutions contre les protestants de France (*Bull. prot.*, II, p. 228). Court persista dans sa résolution, et, le 16 septembre 1733, Daniel de Superville fils lui envoya, sur sa demande, les papiers recueillis par son père. Comme il y avait parmi ces papiers « nombre de pièces originales et importantes, » de Superville pria Court de lui renvoyer ces pièces « après un certain terme, celui de deux « ans par exemple » (*Papiers Court*, n° 1, t. IX, p. 621). Douze ans après, de Superville n'était pas encore rentré en possession de ses papiers, et il les réclama très-instamment à Court (Lettre du 8 juillet 1745). Court les renvoya-t-il? c'est probable. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas trace de ces papiers en Hollande. — Avec ces documents, Court écrivit son *Histoire des Eglises réformées de France*, dont deux volumes seulement sont terminés (*Papiers Court*, n° 28), et entreprit l'*Histoire des Martyrs* (*Ibid*, n° 39).

(1) Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre qui porte le même titre, et qui est l'œuvre du ministre Jean d'Espagne (La Haye, entre 1680 et 1685). (Cf. Vaurigaud, *Histoire des Eglises réformées de Bretagne*, II, p. 152).

de la principauté d'Orange et des prisonniers pris sur les vaisseaux anglais. Ce que l'on n'avait pu obtenir de la bonne volonté de Louis XIV, on travailla, à dater de 1704, à l'arracher à son humiliation. Le 1^{er} septembre 1704, moins d'un mois après la bataille d'Hochstedt, les députés de l'Eglise de Middelbourg au Synode de Ziërikzée demandèrent « s'il ne serait pas à propos de profiter de l'occasion de
« l'heureuse victoire que Dieu a accordée aux armes de
« l'Etat, et qui a mis tant d'officiers français au pouvoir des
« alliés, pour, à la faveur d'un échange, procurer l'élargissement de quelques-uns des frères sur les Galères, » et le Synode chargea l'Eglise de La Haye « de pressentir là-dessus quelques-uns de Messieurs des Etats(1) »; au mois de mai suivant le synode de Leyde députa Basnage, président, et Clermont, Scribe, auprès du Conseiller Pensionnaire, pour le prier d'obtenir de leurs Hautes-Puissances l'échange des prisonniers(2). Quand, après la défaite de l'armée française à Ramillies, on commença à espérer la conclusion prochaine de la paix, plusieurs Eglises demandèrent qu'au cas où on viendrait à traiter de la paix, « on
« agît auprès des Puissances pour les conjurer, au nom de
« Dieu et par les compassions de Jésus-Christ, d'employer
« tout ce qui dépendrait d'elles pour obtenir le rétablissement
« de l'Edit de Nantes et la liberté des frères des galères, » et le Synode de Tergoes, faisant droit à cette demande, enjoignit à toutes les Eglises de son corps d'agir auprès des

(1) *Actes du Synode de Ziërikzée* (1704), art. XLIV.

(2) *Actes du Synode de Leyde* (1705), art. XXXVI.

Magistrats de leurs villes respectives pour obtenir leur intercession (1). Le Synode de Gorcum (avril 1709) chargea les Eglises de Delft et de Rotterdam d'intéresser les Etats-Généraux à la cause des persécutés (2); mais, au même moment, Basnage échouait aux Conférences de Gertruydenberg. Les démarches auprès des magistrats des villes ayant été partout favorablement accueillies, le synodé de Leeuwarden nomma, pour les continuer, une Commission de trois membres, composée de Benoît, Basnage et D. de Superville (3), auxquels fut adjoint, quelque temps après, Martin, pasteur à Utrecht.

Les Conférences pour la paix générale s'ouvrirent à Utrecht le 29 janvier 1712, et, au mois de mai suivant, les Commissaires informèrent le Synode assemblé à Vère « des « bonnes dispositions des Puissances protestantes, tant à « l'égard des Eglises de France en général que des Confes- « seurs en particulier (4). » C'étaient, hélas! les mêmes dispositions qui avaient animé déjà les plénipotentiaires de Ryswik : beaucoup de paroles et peu d'action. Le beau discours du marquis de Rochegude (5) n'avait trouvé aucun écho auprès des plénipotentiaires d'Utrecht (26 avril 1712). Au mois de septembre suivant, Martin, Benoît, Basnage et de Superville rencontraient déjà « beaucoup de difficultés »

(1) *Actes du Synode de Tergoes* (1707), art. XXXII.

(2) *Actes du Synode de Gorcum* (1709), art. XXX et XXXI.

(3) *Actes du Synode de Leeuwarden* (1710), art. XLIX.

(4) *Actes du Synode de Vère* (1712), art. XIV.

(5) *Papiers Court*, n° 17, vol. N, p. 122.

dans l'accomplissement de leur mission (1), et Basnage, en prévision d'un échec final, fut chargé d'écrire à l'évêque de Bristol, garde du sceau privé de la Grande-Bretagne, pour le prier d'exercer sa charité envers les Galériens de Dunkerque en leur obtenant « la liberté de rester dans cette « ville entre les mains des Commandants anglais (2). » La paix fut conclue le 11 avril 1713, sans qu'aucun soulagement fût apporté dans la condition des persécutés. Le jour même de la signature, un mémoire (3) en leur faveur fut remis aux ambassadeurs du roi de France par les plénipotentiaires des puissances protestantes qui, d'ailleurs, insistèrent faiblement. Louis XIV fut inflexible : la grâce suprême demandée par Basnage pour les forçats de Dunkerque ne fut pas même accordée : la chiourme, dont faisait partie le galérien Marteilhe, fut dirigée sur le bagne de Marseille (4). Le marquis de Rochemore, qui venait de parcourir les Cours du Nord pour exciter la commisération des souverains en faveur des persécutés de France, passa en Angleterre et remit au duc de Buckingham un mémoire (5) destiné à être présenté à la reine Anne. Celle-ci promit son concours, et Louis XIV accorda en partie à la reine d'Angleterre la concession qu'il avait obstinément refusé de faire aux puissances protestantes : 136 forçats huguenots

(1) *Actes du Synode de Rotterdam* (1712), art. XXI.

(2) *Ibid.*, art. XXV.

(3) *Actes de la paix d'Utrecht*, Utrecht, 1714, III, p. 588.

(4) *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de France pour cause de religion* (désigné : *Mémoires de Marteilhe*), Paris, rééd. 1881, p. 226 et suiv.

(5) *Bull. prot.*, XII, p. 544 et suiv.

furent mis en liberté. L'ordre de libération arriva à Marseille à la fin du mois de mai (1). Presque au même moment, de Superville et les autres Commissaires faisaient part au Synode de Bois-le-Duc (12 mai 1713) de l'insuccès de leurs démarches (2). Les Eglises wallonnes ne se découragèrent pas, et les quatre Commissaires furent priés de continuer leur œuvre « dans les circonstances favorables » qui pourraient se présenter (3). Le marquis de Miremont adressa, le 26 mai, au Vénérable Magistrat d'Utrecht une protestation (4) des Eglises réformées de France; mais ce fut en vain. Daniel de Superville, président du Synode de Bréda (9 septembre 1713), ne put que faire part aux députés des Eglises de l'élargissement des 136 galériens, libérés à la requête de la reine Anne (5). C'était un résultat, mais la Commission n'y avait point eu part, et toute joie était empoisonnée par la cruelle pensée que plus de la moitié des Confesseurs était encore dans les fers. Le Synode dut se borner à remercier de leur zèle les Commissaires, et particulièrement D. de Superville, et à recommander plus que jamais les martyrs à la charité des Eglises (6). Nul remerciement ne dut valoir, pour le pasteur de Rotterdam, celui qui lui fut adressé, des galères de Marseille, par

(1) *Mémoires de Marteilhe*, p. 294.

(2) *Actes du Synode de Bois-le-Duc* (1713), art. XXII.

(3) *Ibid.*

(4) Rousset, *Supplément au Corps Universel diplomatique du Droit des Gens*, Amsterdam et La Haye 1739, tome II, partie II, p. 108.

(5) *Actes du Synode de Bréda* (1713), art. XXII.

(6) *Ibid.* et art. XXIII.

le forçat Serres l'aîné, au nom de ses compagnons de chaîne (1).

Tous les efforts des Eglises wallonnes étaient venus échouer devant la crainte de voir se prolonger une guerre désastreuse : une fois de plus, et comme à Ryswick, les protestants de France étaient sacrifiés.

■

(1) Lettre du 23 décembre 1713 (*Papiers Court*, n° 11).

CHAPITRE VII.

Sermons. — Catéchismes. — Le vrai Communiant. — Mort de Daniel de Superville.

En 1700, Daniel de Superville avait publié deux volumes de *Sermons*. A cette époque, sa santé gravement ébranlée lui faisait craindre de ne pouvoir, au moins momentanément, vaquer aux devoirs de son ministère, et ses amis le pressèrent de suppléer à cette retraite forcée par quelques sermons écrits. Peut-être aussi l'accueil fait par les persécutés de France aux lettres sur *les Devoirs de l'Eglise affligée* n'était-il pas étranger à cette publication, et l'auteur écrivait-il en vue des fidèles du Désert, bien plus qu'en vue de ses paroissiens de Rotterdam. Ce qui semble le prouver, c'est le recueil de prières qu'il plaça en tête du premier volume et qu'il intitula : « *Prières pour des fidèles qui veulent célébrer le jour du Dimanche dans des assemblées secrètes.* » Il est curieux, à ce propos, de lire dans ce recueil, le passage relatif au roi et à la famille royale : on a peine à croire que ces vœux, qui respirent l'amour et la vénération pour le monarque égaré, aient pu tomber des mêmes lèvres qui célébrèrent dans les termes que l'on connaît le désastre des armées françaises à Hochstedt.

Ces *Sermons*, qui ont eu plusieurs éditions (1) augmentées chaque fois d'un nouveau volume, sont au nombre de cinquante-cinq. Ils ont une grande importance pour l'histoire de la prédication protestante au sein des Eglises du Refuge, parce qu'ils inaugurent une phase nouvelle de cette histoire. Jusqu'alors la chaire protestante avait été obligée par les circonstances de donner, dans la prédication, une grande place à la controverse catholique. Sur une terre protestante, cette polémique perdit nécessairement peu à peu de son intérêt ; mais un nouvel adversaire dressait la tête, et son influence, plus immédiate sur l'Eglise, n'en était que plus à craindre. L'époque à laquelle ces sermons furent prononcés est critique entre toutes : comme au temps d'Esdras et de Néhémie, il faut rebâtir Jérusalem, dont les murailles sont ruinées. Une orthodoxie intolérante, d'une part, et des querelles violentes et mesquines ; de l'autre, le mouvement des idées philosophiques, et surtout le scepticisme railleur de Bayle, éloignent les âmes de la religion. La vie religieuse se perd, car les convictions sont profondément ébranlées, et si l'incrédulité n'est ouvertement déclarée que chez quelques-uns, l'indifférence existe chez le plus grand nombre. Cette situation place la prédication

(1) Rotterdam 1700, 2 vol. in-12 ;

id. 1702-5, 3 vol. in-8° (publiés avec l'autorisation du Synode d'Amsterdam, 1704, art. 45).

id. 1709-12, 4 vol. in-8° ;

id. 1723, 4 vol. in-8° ;

En 1743, un 5^e volume fut publié sous le titre de *Nouveaux Sermons*, avec un portrait de D. de Superville (Amsterdam, in-8).

protestante en présence de deux périls également redoutables : le premier consiste à se retrancher exclusivement dans la doctrine, et à opposer l'affirmation du dogme aux attaques de l'incrédulité ; le second, à rejeter la doctrine au deuxième plan et à réduire le rôle de la chaire chrétienne à l'enseignement de la morale. La gloire de Daniel de Superville est d'avoir évité ce double écueil. Il a accepté de descendre dans l'arène, il s'est placé vis-à-vis de ses adversaires sur le terrain philosophique et leur a disputé pied à pied le dogme en employant leurs propres armes. En même temps, il a retrouvé le chemin des consciences en maintenant, dans sa prédication, une union étroite entre l'élément moral et l'élément dogmatique ; mais cet élément moral, il importe de ne pas s'y méprendre, c'est celui que renferme le dogme lui-même.

Superville prêche avec une incomparable puissance la plus rigoureuse doctrine orthodoxe. Il a signé, dès son arrivée en Hollande, la Confession de foi de Dordrecht, et jusqu'à la fin il lui est demeuré fidèle. Disons cependant que le pasteur de Rotterdam n'a pas complètement dépouillé l'ancien étudiant de Saumur et de Genève, et que le ministre de l'Evangile l'emporte toujours chez lui sur le théologien. Jamais il ne reste purement spéculatif. Il expose le dogme dans toute sa rigueur, mais toujours sans âpreté. Il l'explique, il l'éclaire de toutes les lumières de la raison et c'est dans ces discussions que se relève la souplesse de sa dialectique, que ne rebute aucune subtilité ; mais il vise plus haut qu'à une simple démonstration : l'édification est le but qu'il se propose constamment. Tout l'effort de l'ora-

teur porte sur l'exposition des devoirs qui découlent des mystères, et, à cet égard, les lignes suivantes, que nous empruntons à la préface de son *Catéchisme*, nous paraissent pouvoir être considérées comme le programme même de sa prédication : « Les dogmes et les préceptes sont « perpétuellement liés ensemble (dans l'Evangile). Les « devoirs y sont appuyés sur les articles de foi, et les mystères y sont des mystères de piété qui conduisent à la « pratique (1). » En résumé, nous dirons avec un illustre critique : « Sa doctrine est saine est belle : c'est la vérité « selon la piété, exposée par un esprit qui la connaît et « cœur qui la sent (2) ; » quant à sa morale, c'est bien la vieille morale huguenote, qui tire toute sa force de son austerité.

Les divisions des sermons de Superville peuvent se ramener à deux principales : dans la première, il explique son texte historiquement et exégétiquement ; dans la seconde, il en tire les enseignements. Fidèle à la méthode qu'il exposa lui-même dans son sermon sur *les Devoirs du Ministère* (3), prononcé pour la consécration d'un jeune collègue, il écarte de ses discours « l'appareil du grand « savoir, les questions, les recherches inutiles, pour s'attacher davantage à ce qui peut imprimer fortement les « principales vérités de l'Evangile dans l'âme et toucher

(1) *Les vérités et les devoirs de la Religion chrétienne*, p. 2 (préface).

(2) A. Vinet, *Histoire de la prédication parmi les Réformés de France au XVII^e siècle*, Paris 1860, p. 588.

(3) *Sermons*, III, p. 130.

vivement les cœurs. » Il cherche par dessus tout à être utile; par suite, il évite avec soin tout ce qui ne tend qu'à frapper l'imagination sans atteindre la conscience. De là, l'absence presque complète, dans ses sermons, de ces grands mouvements oratoires qui transportent l'auditeur, mais dont le charme cesse avec les derniers mots; de là également l'absence de ces périodes ornées et fleuries, qui ne sont que des artifices de style sans profit pour l'édification. On aurait tort cependant de conclure de ce qui précède que toute préoccupation littéraire est bannié de ces discours. C'est seulement en apportant un soin tout particulier à la rédaction de ses sermons que l'orateur pouvait retenir au pied de sa chaire ses auditeurs, gens du monde pour la plupart, lettrés, amateurs d'éloquence, tous plus ou moins entamés par la philosophie courante, « subtils « épilucheurs difficiles à satisfaire, et encore plus à ré-
« chauffer »; mais « il allait au cœur par une route plus
« sûre: il éclairait l'esprit et assaisonnait ses instructions
« de tout ce qu'une charité tendre, soutenue d'un raisonne-
ment solide, a de plus pressant et de plus persuasif (1). »
Le caractère distinctif des sermons de Superville est une grande simplicité unie à beaucoup d'onction.

Or, c'est à cette simplicité que les sermons du pasteur de Rotterdam doivent de ne pas avoir vieilli. Parfois, tant la parole du prédicateur est demeurée vivante, on croirait entendre la voix d'un contemporain. Comme orateur, il est certes inférieur à Saurin: il suffit, pour mesurer la distance qui les

(1) *Journal littéraire de La Haye*, XIII, p. 208.

sépare, de comparer les discours prononcés par l'un et l'autre dans les circonstances solennelles (le sermon d'actions de grâces pour la bataille d'Hochstedt, par exemple). Saurin s'élève d'un coup d'aile jusqu'aux plus hauts sommets de l'éloquence ; la parole de Superville n'est jamais plus pesante que quand il vise à l'éloquence foudroyante : il veut atteindre au sublime, et il ne réussit pas toujours à ne pas être emphatique ; aussi ses sermons d'apparat, d'ailleurs fort rares, ne donnent qu'une idée insuffisante de sa valeur oratoire : pour le bien connaître, il faut l'étudier dans ses sermons ordinaires, dans ceux où il ne tend qu'à l'édification. Là, nulle affectation, nulle recherche, nulle rhétorique. Aussi, tandis que les grands éclats de voix de Saurin, ses images recherchées, son style majestueux portent bien la marque de leur époque, les sermons de Superville conservent leur première fraîcheur. Superville parle surtout à la conscience et au cœur, et, suivant l'heureuse image d'un biographe, son sermon se déroule avec souplesse et sans fracas, « comme une chaîne d'idées attirant « directement avec force, sans violence, sur une doctrine « féconde, la conviction d'esprits réfléchis » (1).

Le style est clair, élégant même, mais manque de concision. Superville développe sa pensée avec une abondance qui va parfois jusqu'à la prolixité. De là, la longueur démesurée de certains sermons dont la lecture est, par cela même, assez difficile. Bien que doué d'une grande facilité de parole, Superville ne voulut jamais improviser ; mais l'on sent que

(1) Sayous, *Histoire de la Littérature française à l'étranger*, II, p. 103.

ses sermons sont écrits d'un seul jet. L'image est abondante et presque toujours heureuse; les allusions bibliques sont ingénieuses; mais on pourrait leur reprocher d'être trop fréquentes. Il en est de même des citations de la Parole de Dieu.

D. de Superville travaillait à un traité sur les vérités et les devoirs de la religion chrétienne en forme de catéchisme, quand parut, en 1702, le Catéchisme d'Ostervald. Il crut un moment devoir abandonner son dessein, mais le Consistoire de Rotterdam, à la demande duquel il s'était mis à l'œuvre, le pressa de poursuivre et d'achever son travail. Il le publia, en 1706, sous ce titre : *Les Vérités et les Devoirs de la Religion chrétienne, ou Catéchisme pour l'instruction de la jeunesse* (1). C'est un traité de théologie et de morale qui se divise en deux parties : la première expose les vérités de la religion; la seconde, les devoirs de la religion, le tout fondé sur des passages de la Bible. « En expliquant les doctrines, dit l'auteur dans la préface, j'ai toujours joint leur usage pour la piété; et dans les dogmes et la morale, j'ai toujours tâché de parler selon les paroles de Dieu, et de n'avancer rien qui ne soit soutenu

(1) Rotterdam, 1706, in-8°;

Amsterdam, 1708, in-8°;

Genève, 1717, in-8°;

En 1755 cet ouvrage était parvenu à sa 7^e édition (Amsterdam, in-8°);

8^e édit. Amsterdam, 1763, in-8°;

9^e édit. Rotterdam, 1774, in-8°.

(2) *Les Vérités et les Devoirs*, p. 2 et 3 (préface).

« par des passages formels de l'Ecriture (2). » Ce plan a été scrupuleusement suivi par Superville; aussi son Catéchisme occupe-t-il une place d'honneur parmi les ouvrages du même genre. Sa publication prit les proportions d'un événement. « Il n'y a guères de livre après l'Ecriture, disait de lui Jacques Bernard, qu'on puisse mettre plus utilement entre les mains, je ne dirai pas seulement des enfans, mais aussi de tous les Chrétiens. On devrait s'accoutumer à en lire toujours une section après avoir lu un chapitre de l'Ecriture Sainte dans ses dévotions particulières (1). » C'est ce but que poursuivait ouvertement l'auteur : « rafraîchir aux personnes âgées le souvenir de ce qu'elles savent, instruire un peu le commun peuple, et leur donner plus d'ouverture pour entendre les sermons où l'on dit souvent bien des choses qui passent leur intelligence (2). » Le Catéchisme de Superville se distingue par sa clarté. Il s'étend longuement sur tout ce qui concerne l'Ecriture Sainte, expose brièvement les doctrines d'importance secondaire, et ne fait à la controverse qu'une place très-restreinte. La seconde édition fut augmentée d'un *Abrégé à l'usage des plus petits enfans* (3), qui a été depuis publié à part. Le Catéchisme de Superville a, sous ces deux formes, rendu de grands services à l'instruction publique en Hol-

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1706, p. 297.

(2) *Les Vérités et les Devoirs*, p. 3 (préface).

(3) Amsterdam, 1708, in-8°;

Réédité sous le nom d'*Elémens du Christianisme* :

Amsterdam, 1754, petit in-8° ;

Rotterdam, 1893, petit in-8°.

lande, et a eu de nombreuses éditions dans les Pays-Bas et en Suisse.

Le dernier ouvrage de D. de Superville est son traité intitulé : *Le vrai Communiant ou Traité de la Sainte-Cène et des moyens d'y bien participer*. Il fut inspiré par la pensée que beaucoup de chrétiens ont sur la Communion des idées confuses et même grossières, et que souvent les prédicateurs donnent lieu, par leurs paroles, « de confondre ce « qu'on doit penser par rapport à Jésus-Christ, qui nous « est représenté dans le Sacrement, avec ce qu'on doit « penser du Sacrement même (1). » L'auteur commence par traiter longuement de l'Eucharistie elle-même et de l'obligation où sont les chrétiens d'y prendre part. Il s'abstient de toute polémique, peu à sa place dans un ouvrage d'édification. Après avoir traité de l'amour que nous a témoigné Jésus-Christ en instituant ce sacrement, il étudie successivement les six points suivants : la nature de l'Eucharistie, sa réitération, sa perpétuité, le crime et la peine de ceux qui communient indignement, enfin les bénédictions qui accompagnent les bonnes communions. Dans la deuxième partie, Superville étudie la préparation à la Sainte-Cène et l'examen de soi-même, et il termine son traité en parlant de la pratique des vertus chrétiennes. Ce traité, tout débordant d'une vive et douce piété, a été plu-

(1) *Le vrai Communiant*, p. 7.

sieurs fois réimprimé (1) et traduit en hollandais dès ses premières éditions.

Selon le *Journal littéraire de La Haye*, D. de Superville aurait également laissé un grand nombre de sermons manuscrits; mais on ignore ce qu'ils sont devenus.

Affaibli par un état maladif qui remontait à de longues années, D. de Superville demanda, en 1723, au Consistoire à être déchargé de ses fonctions pastorales. Sa demande fut agréée : on lui conserva ses appointements, son rang de pasteur et tous les droits qui y étaient attachés, et son fils fut appelé à le remplacer. Pendant trois ans et il eut la consolation de voir son fils devenu son collègue; enfin, miné par la maladie, il s'éteignit doucement le mercredi 9 juin 1728, entouré de l'affection et de la vénération de tous. « Il méritait, dit le *Journal littéraire de la Haye*, la tendresse d'un troupeau qu'il avait assez aimé pour ne jamais le quitter, quelque instance qu'on lui en eût faite. « Il fut abondamment récompensé de cet attachement par l'affection tendre que ses Brebis eurent pour lui jusqu'à la fin..... »

Nous ne saurions mieux clôturer cette étude qu'en reproduisant ici le portrait du célèbre pasteur qui a été tracé par

(1) Approuvé par le Synode d'Amsterdam (1718, art. 76^e).

Editions : Rotterdam 1718, 2 vol., petit in-8°;

Id. 1726, 2 vol., id.

Id. 1738, 1 vol., id.

Id. 1744, 2 vol., id.

Lausanne 1817, 1 vol., in-8°.

Nîmes 1817, 1 vol., in-12.

Amsterdam et La Haye 1835, 1 vol.

Chauffepié, et dont les traits sont, pour la plupart, empruntés au *Journal littéraire* (1) : « Sa conversation était
« extrêmement agréable, et tout contribuait chez lui à la
« rendre telle : beaucoup de politesse et de facilité d'ex-
« pression, une imagination vive, une mémoire qui le ser-
« vait à point nommé, un air de douceur et de modestie
« répandu sur toute sa personne. D'ailleurs communicatif,
« surtout avec les jeunes gens, en qui il croyait apercevoir
« quelques heureuses dispositions; nullement avare de ses
« connaissances, il se faisait un plaisir de leur donner les

(1) Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, art. *Superville*. — En secondes noces, D. de Superville avait épousé, en 1694, Catharina Van Armeijden, fille de Jan Van Armeijden, « marchand faisant un trafic très considérable à la mer, » natif de Nantes, et de Christine Van Arse ou Aersen, originaire de Hollande (Cf. Vaurigaud, *Histoire des Eglises réformées de Bretagne*, III, p. 49 et 86 ; *Livre des Baptêmes de l'Eglise wallonne de Rotterdam*, année 1701). Jan Van Armeijden quitta Nantes en 1681 (Vaurigaud, *Ibid*, p. 86 ; *Register van genaturaliseerden te Rotterdam*, année 1709) et partit pour la Hollande avec sa femme et quatre enfants : deux fils et deux filles, dont l'une devint Madame de Superville. Il avait été Ancien de l'Eglise de Nantes (Vaurigaud, II, p. 313); nous le retrouvons plus tard, Ancien de l'Eglise de Rotterdam et délégué, en cette qualité, aux Synodes de Flessingue (1702 — liste des délégués, art. 15 et 32) et de Naerden (1705 — liste des délégués). — Une lettre des galériens Bancillon, Fontblanche et Serres le Jeune, adressée, en date du 14 décembre 1699, à Mademoiselle de Péray, de La Haye (*Bull. prot.*, XVII, p. 125) mentionne Mademoiselle Vuanermeiden (*sic*), de Rotterdam ; il s'agit évidemment de la belle-mère de Superville (Cf. Lettre de Serres le Jeune à Superville, en date du 17 novembre 1702) (*Papiers Court*, n° 11, p. 443) — De son mariage, D. de Superville eut sept enfants dont six vécurent : trois filles et trois fils. Nous ne nous occuperons que des deux fils aînés :

1^o Daniel, né à Rotterdam le 2 décembre 1696 ; reçu docteur en médecine à Utrecht en 1718 ; professeur d'Anatomie à Stettin (1722) ; membre de l'Académie des sciences de Berlin. C'est lui qui fut le héros de l'aventure suivante, racontée par M. Paul de Saint-Victor (*Barbares et Bandits*, p. 75 et 76) : « La margrave de Bareith (Frédérique-Wilhelmine-Sophie), fille de Guillaume (Frédéric-Guillaume « 1^{er}, roi de Prusse) étant tombée malade, avait besoin d'un médecin habile ; son

« directions qu'ils lui demandaient, et cela non en maître,
« mais en ami, et de la manière la plus propre à leur faire
« goûter les avis qu'il donnait..... Il avait toujours eu une
« piété digne de la sainteté de sa profession : mais elle
« parut redoubler dans la retraite de ses dernières années,
« et il en donna souvent, pendant ce temps-là, les témoignages
« les plus édifiants à ceux qui le venaient voir. Il disait
« qu'il fallait avoir la religion dans le cœur aussi bien que
« dans l'esprit; maxime qu'il a bien mise en pratique.... » Le
Refuge de Hollande avait perdu son Fénelon.

« frère Frédéric lui en indiqua un à Berlin, M. de Superville. Quand elle l'eut obtenu, il lui donna le moyen sûr de le garder près d'elle tant qu'elle le voudrait : c'était que le margrave envoyât au roi quelques grands hommes pour son régime favori. — Moyennant cette galanterie de six pieds faite au roi, tout ira bien. Deux ou trois grands hommes envoyés à propos seront des arguments vainqueurs. » — Le procédé réussit : Daniel de Superville s'établit à Baireuth, où le margrave le créa Conseiller privé et Directeur des mines, puis Directeur du Gymnase. L'Université fut fondée d'après ses plans, et il en fut nommé curateur perpétuel et chancelier le 27 septembre 1743. — Tombé en disgrâce en 1748, il reçut le poste de résident du margrave à La Haye, où il mourut en 1763. Il a collaboré à la *Bibliothèque germanique*. On lui attribue une traduction française de *l'Improvement of the mind* de Watts, sous le titre de : *la Culture de l'Esprit ou Direction pour faciliter l'acquisition des connaissances utiles* (attribué aussi à son frère).

2^o Jan (désigné toujours sous le nom de Daniel, comme son frère), né à Rotterdam, le 11 juin 1700 ; étudia la théologie à Leyde ; fut reçu au Synode de Gouda (mai 1723) ; succéda à son père à Rotterdam, en 1725 ; collabora au *Journal littéraire de La Haye* de 1729 à 1732, au *Journal historique* qui en est la suite, et à la *Bibliothèque Germanique*. On a de lui, outre deux sermons prononcés à l'occasion de la mort du prince (Guillaume IV) et de la princesse d'Orange (1752 et 1759) trois volumes de sermons (1754 et 1763). — Il mourut à Rotterdam le 24 mai 1762 (Cf. *l'Eloge historique* placé en tête de ses *Sermons*).

M. Humbert de Superville (D. P. G.) de La Haye, a publié : *Jésus* (essai dramatique), Leyde 1812, (Cf. Quérard, *France littéraire*, IV, p. 161).

APPENDICE

L'historien Brueys « l'accuse (Claude Brousson) d'avoir
« résolu de faire entrer les ennemis dans les Cévennes,
« et de livrer cette province au fer et à la flamme des
« troupes étrangères, et d'avoir, dans ce dessein, adressé
« au comte de Schomberg un projet que cet historien rap-
« porte, et dont il dit que ce ministre fut convaincu sur la
« sellette. Mais cette accusation avait été déjà victorieuse-
« ment réfutée..... dans les lettres de M. de Superville,
« pasteur de Rotterdam, sur les devoirs de l'Eglise affligée,
« lett. II, p. 56, en date du 15 décembre 1698 » (A. Court
Histoire des Camisards, I, p. 11 et 12.— Cf. Dom Cl. Devic
et Dom J. Vaissette, *Histoire du Languedoc*, XIII, p. 711
(Toulouse 1877) ; Haag, *France protestante*, III, p. 35.)
Voici ce passage, que nous n'avons trouvé reproduit nulle
part :

.....C'est pour vous inspirer ces sentimens de persévérance
et de fermeté, radresser les égaréz, relever les tombéz, « admo-
nester les déréglez, consoler ceux qui étoient de petit cou-
rage, soulager les foibles (1) ; » c'est « pour vous affermir et vous
exhorter touchant vôtre foi, tellement que nul ne soit troublé
en ces afflictions ici (2), » que vous avez vû plusieurs serviteurs

(1) I Thess., 5.

(2) Ibid., 3.

de Dieu aller exposer leur vie, et parcourir vos diverses Provinces en vous annonçant l'Evangile. C'est pour cela qu'entre les autres, vous avez vû venir jusqu'à trois fois vers vous *Claude Brousson*, notre frère en l'œuvre du Seigneur, qui nous laisse si loin derrière soi, et qui nous donne un si grand exemple dans ce qu'il a fait pour vous et dans ce qu'il a souffert. Vous le sçavez, vous qui l'avez entendu, s'il vous a jamais annoncé un autre Evangile que celui qui nous enseigne « de craindre Dieu, d'honorer le Roi, et d'être sujets en toute crainte à nos Maîtres, » parce que c'est là « ce qui est agréable à Dieu, si qu'elqu'un à cause de la conscience qu'il a envers Dieu, endure des choses affligeantes, souffrant injustement (1). » Que s'il vous a prêché comme les Apôtres « d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; » et comme Jésus-Christ, « de craindre plus celui qui peut jeter le corps et l'âme en la géhenne, que ceux qui ne peuvent tuer que le corps, » il a laissé d'ailleurs les droits des Puissances en leur entier ; il les a regardés comme sacrés et inviolables, ses Ecrits en font foi. Il a toujours voulu que vous rendissiez « à César les choses qui sont à César, » après avoir « rendu à Dieu celles qui sont à Dieu. » Rendez donc justice à sa mémoire ; défendez-là contre la calomnie et par vos paroles, et encore plus par vos actions ; je veux dire par la pratique de ses enseignements ; joignans toujours ensemble la fidélité que vous devez à Dieu, et celle que vous devez à vôtre Prince. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les ennemis de la vérité, non contents d'ôter la vie aux serviteurs de Dieu, tâchent encore de leur ôter la gloire de leur innocence. Les Juifs disoient de Jésus-Christ même : « Si celui-ci n'étoit malfaiteur, nous ne te l'eussions pas livré (2). » Saint Paul « est une peste, et émeut sédition entre tous les Juifs, par tout le monde » (3), à en croire ses accusateurs. Les Juifs étoient

(1) I Pierre, 2.

(2) Jean, 18, 20.

(3) Actes, 24, 5.

un Peuple rebelle qui ne « faisoit point les Loix du Roi (1), » si l'on en croyait Haman. Et les premiers Chrétiens étaient dévoués à la haine publique, sous le titre d'ennemis des Empereurs. Quelle vertu, quelle piété héroïque ne serait point ternie et souillée, s'il suffisait de répandre l'écume de l'imposture pour effacer le lustre des belles actions, et la gloire des souffrances des Saints ? Il en est ici, à peu près, comme lorsque les anciens Chrétiens paroissoient couverts de peaux de bêtes farouches, dans les Amphitéâtres où on les exposoit. S'ils faisoient peur aux spectateurs sous cette forme hideuse, et si par là ils excitoient davantage la fureur des animaux féroces auxquels on les vouloit faire dévorer, n'étoit-ce pas un effet de la malice de leurs persécuteurs, qui les avoient fait revêtir exprès d'une figure si différente de leur forme naturelle ? Si l'on met nos Martyrs en montre sous des formes odieuses ; si l'on a l'impudence de faire publier aujourd'hui que celui dont nous parlons, a été convaincu d'avoir voulu porter des sujets à la rébellion contre leur Souverain, de si noires calomnies font connoître de plus en plus l'audace, la malice, la fureur de nos ennemis, et retomberont sur leurs têtes. Mais elles n'obscurciront point la gloire de nos Martyrs, et particulièrement de cet excellent et fidèle Pasteur, né pour ces malheureux temps, illustre par sa vie et encore plus par sa mort ; rongé dès sa jeunesse du zèle de la Maison de Dieu ; défenseur intrépide et incorruptible de la cause de nos Eglises, lorsqu'il étoit Avocat au Parlement de Toulouse, avant notre ruine ; Héraut fidèle et infatigable de la vérité, lorsqu'il a été Ministre ; enfin Martyr glorieux de Jésus-Christ, lorsqu'il a falu sceller son Ministère par sa mort. Que les Profanes et les Libertins ; que ceux qui ne connoissent d'autres Divinités que celles de la Terre, ni d'autres

(1) Ester, 3.

loix que celles des hommes, accusent de folie ou de rébellion ceux qui vont prêcher une Religion interdite, exercer un Ministère menacé de mort, reporter en France une vérité proscrite, haïe, persécutée, et faire des assemblées au milieu de mille ennemis et d'un grand nombre de faux frères, avec le risque presque assuré d'y perdre à la fin la liberté et la vie : tous ceux cependant qui craignent Dieu, tous ceux qui savent que la volonté des hommes ne peut pas lier ce que Dieu a délié, ni délier ce qu'il a lié, et que leurs ordres ne peuvent prévaloir contre ceux de Dieu ; tous ceux qui savent ce qu'ont fait les Apôtres et les premiers Ministres de l'Evangile, béniront la mémoire de nôtre Martyr ; et celle de tous ceux « qui ont été tués pour la Parole de Dieu, et pour le témoignage qu'ils avoient maintenu (1). » « La louange de chacun d'eux demeure à perpétuité (2), et leur nom sera comme un parfum répandu (3). »

Qu'il nous soit permis de vous faire remarquer, sur la fin glorieuse de ce digne Serviteur de Dieu « qui vous a porté la parole et duquel vous devez suivre la foi, considérant qu'elle a été l'issue de sa conversation (4) », que ce n'est pas ici un de ces combatans, qui meurent glorieusement à la vérité, mais avant pourtant que de s'être exercés long-temps et de s'être signalés. Leur mort fait tout leur honneur, c'est leur premier service à leur Maître. Un danger prompt, et peut-être imprévu, les enveloppe, et ils y demeurent. Heureux d'y demeurer vainqueurs en gardant la foi. Mais ici nous avons un Martyr préparé dès long-temps, et consommé par la souffrance ; une victime volontaire qui s'étoit destinée à l'Autel, un ministre qui pourra se « glorifier en la journée du Christ, qu'il n'a point couru en vain, ni tra-

(1) Apoc., 6.

(2) Ps., 111.

(3) Cant., 1, 3.

(4) Héb. 13.

vaillé en vain, » et à qui rien n'a fait plus de joie que de pouvoir servir « d'aspersion sur le sacrifice et service de votre foi. (1) »

Après être sorti de sa Patrie, en 1683, il ne s'est pas contenté d'aider à ses Frères Réfugiés par ses conseils, ses services, ses sollicitations auprès des Puissances Protestantes ; et à ses Frères qui étaient encore sous la Croix, par quantité d'Ecrits et de Lettres qu'il faisoit imprimer, et ensuite passer jusqu'à eux, autant qu'il lui étoit possible. « Il a été grandement émû à jalousie pour l'Eternel, » et brûlé jour et nuit d'un saint zèle pour son Eglise affligée ; il n'a point eu de repos qu'il n'ait été visiter ses Frères dans leur Egypte. Il alla vers vous la première fois, en 1689, et après avoir travaillé pour vous pendant 4 ans, avec des peines incroyables et un succès merveilleux, Dieu le ramena, comme par miracle, en des lieux de repos et de liberté. Mais il ne fit que s'y raffraichir, et se préparer à de nouveaux efforts et de nouveaux combats. Il retourna bientôt (2), et pendant une année il instruisit, il consola, il releva encore une autre partie du Royaume. Enfin nous l'avons vû partir pour la 3^e fois (3), sans prendre conseil de la chair, ni du sang ; sans écouter la voix de ses amis, qui ne prévoyaient que trop qu'il ne pourroit éviter à la fin les mains des Persécuteurs : Et après avoir fourni encore une pénible carrière durant une année, Dieu, qui vouloit l'honorer de la couronne du martyre, a permis qu'il tombât entre les mains de ses ennemis. C'est là qu'il a fait voir partout la fermeté victorieuse de sa foi. Interrogé par l'Intendant de Béarn, s'il n'avoit pas connu le danger avant que de s'y engager, il répondit que « c'étoit avec une meure délibération qu'il l'avait fait, et par zèle pour sa Religion. » Egalement constant devant son premier et son second

(1) Phil., 1,

(2) En sept. 1695.

(3) En août 1697.

Juge, dans la prison et sur l'échaffaut, il meurt dans sa Province. La Providence l'appelle à arroser de son sang le lieu même où il avoit le plus semé la Parole. Sa bouche se ferme et son sang crie. Quelle voix au milieu de ses frères et de ses compatriotes, de ceux qu'il avoit prêché, relevé ! et qu'elle doit être efficace ! Le bruit des tambours a étouffé le son de ses dernières paroles. On n'a pû souffrir qu'il prêchât de dessus une chaire si haute et si touchante que celle de son échaffaut. Mais malgré ce bruit et la malice de nos ennemis, nous entendons assez que son supplice crie aux uns : « Peuples, la Religion pour laquelle je meurs est la seule véritable : Convertissez-vous des Idoles, au Dieu vivant et vrai ; des faux cultes du Papisme, à la pureté de l'Evangile. » Et aux autres : « Vous qui connoissez la vérité, ayez le courage de l'aimer comme moi, et de la sceller de votre sang, comme je fais, si le Seigneur vous y appelle. » Mes chers Frères, serez-vous sourds et insensibles à cette voix ? Timides, après un tel exemple, ne cesserez-vous point de l'être ? Y aura-t-il encore des tombés qui ne se relèveront point ? Qu'est-ce que ce serviteur de Dieu vous a épargné ? Ne retirerez-vous aucun fruit de ses leçons et de ses souffrances ? Son sang ne sera-t-il point une semence féconde pour faire renaitre plusieurs enfans à Dieu ? Veuille le Seigneur que les foibles soient fortifiés par là, les tièdes réchauffés, les relevés affermis, et nous tous confirmés dans la foi et dans la piété..... » (*Les Devoirs de l'Eglise affligée*, lettre deuxième, p. 56 et suiv.)

Vu : *Le Président de la soutenance*,
A. VIGUIÉ.

Vu : *Le Doyen*,
F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GREARD.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. — Daniel de Superville — Sa famille. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Ses études à Saumur et à Genève. — Appel de l'Eglise de Loudun.....	7
CHAPITRE II. — Situation de l'Eglise réformée de France. — Res- trictions successives apportées à l'Edit de Nantes. — Pre- mières persécutions. — Les Dragonnades du Poitou.....	23
CHAPITRE III. — Ministère de D. de Superville à Loudon. — Intri- gues pour perdre l'Eglise. — Dénonciation au roi. — Lettre de cachet. — Superville à la Cour. — Tentatives de conver- sion. — Révocation de l'Edit de Nantes.— Exil des pasteurs. — L'Emigration — Le refuge de Hollande. — Les Eglises wallonnes.....	33
CHAPITRE IV. — D. de Superville sort de France. — Son arresta- tion à Charleville. — Son arrivée en Hollande. — Sa nomi- nation à Rotterdam. — Sermon devant Guillaume III, roi d'Angleterre. — Affaires diverses.....	49
CHAPITRE V. — Espérances des persécutés. — Guillaume d'Orange. — Son avènement au trône d'Angleterre. — Guerre de la	

Ligue d'Augsbourg. — Paix de Ryswick — Abandon des protestants. — Redoublement des persécutions. — <i>Les Devoirs de l'Eglise affligée.</i>	59
CHAPITRE VI — Guerre de la succession d'Espagne. — Désastre d'Hochstedt. — Sermon de D. de Superville. — Les Confesseurs des Galères. — Charité des Eglises wallonnes. — Superville et les galériens huguenots. — Négociations en faveur des galériens. — Le Comité des Quatre — Paix d'Utrecht. — Les protestants sacrifiés.....	85
CHAPITRE VII. — <i>Sermons.</i> — <i>Catéchismes.</i> — <i>Le vrai Communiant.</i> — Mort de D. de Superville.....	101
APPENDICE.....	113
